

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

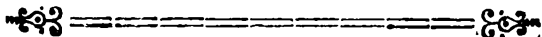
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

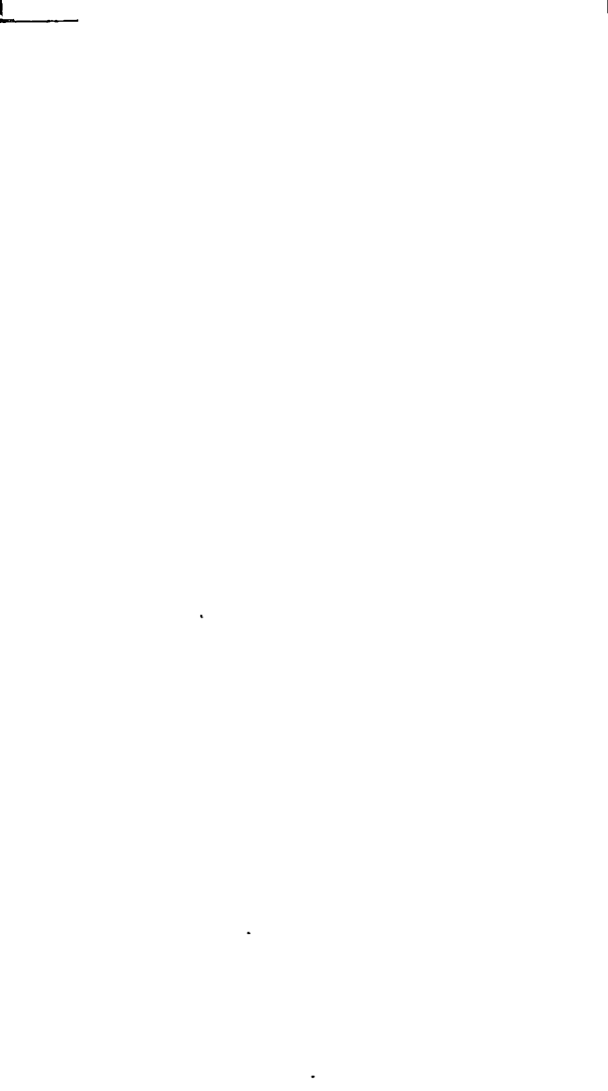
J U I N 1 7 5 4.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



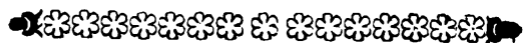
M D C C . L I V .





JOURNAL HELVETIQUE,

JUIN 1754.



SINASTAL

HISTOIRE DUMOCALIENNE.

Nous annonçames, dans nôtre Journal de Mai dernier p. 517. la Pièce ingénieuse, dont on vient de lire le Titre, qui a été couronnée par la Societé Roiale de Nanci, & de laquelle M. PIERRE, Substitut en la Cour Souveraine de Lorraine & de Barrois est l'Auteur. Aiant depuis reçu ce beau Morceau, nous nous empresseons de le donner à nos Lecteurs, qui verront dans cette fine Allégorie, l'Histoire des Faits & des Sentimens du Cœur & de l'Esprit d'un Roi, aussi grand dans l'adversité que dans la prospérité.

Entre les diférens Roiaumes, qui composent le *Dumocala* *, celui de *Sarmatie* **, est un des plus considérables: Il est situé au

N n 2

Nord

* L'Europe.

** Pologne.

Nord de ce Continent ; son Gouvernement est Aristocratique & Monarchique , & sa Courone est Elective.

Ce Droit Flateur , mais dangereux , de se choisir un Roi , est presque aussi ancien que cette Monarchie. Le pouvoir des Sujets s'étend jusqu'à prescrire certaines Loix * à celui qui va leur en doner. S'il vient à rompre ces Liens sacrés , qui l'attachent à ses Sujets, ceux-ci se croient en droit de secouer le Joug , qu'ils s'étoient imposé eux-mêmes , & d'arracher des Mains de leur Roi , le Sceptre qu'ils y avoient mis. Les Souverains ne doivent jamais perdre de vüe la Source de leur Autorité. Leur Puissance , acrüe peu à peu come de grands Fleuves , doit come eux se contenir dans de justes bornes. La *Sarmatie* a des Loix , qui sont des Dignes puissantes , capables de s'oposer à des progrès trop rapides , & d'arrêter les Débordemens.

Cet Etat venoit de se doner un Roi : C'étoit un Souverain d'une Contrée voisine. Il avoit été élu , sous certaines Conditions , come il arrive toûjours ; & l'on crüt qu'il les avoit oubliées , quelque tems après , come il n'arrive que trop souvent. Il conçüt un projet hardi. On lui en fit un Crime. Il porta la Guerre chés un de ses Voisins ,
sans

* Pacta Conventa.

sans le consentement de la République, & contre ses Loix. La République crût devoir vanger ses Loix, & assurer sa liberté; elle résolut de changer de Maître, & se mit sous la Protection du Prince même, auquel son Roi faisoit la Guerre. C'étoit un Jeune Héros qui venoit de monter sur le Trône de *Gothie**; Il y étoit à peine assis, qu'il le voioit entouré de plusieurs Ennemis puissans, qui s'avançoient pour l'en faire tomber.

Ils étoient formidables, par leur nombre & par leur Union; ils se croioient invincibles par la foiblesse de leur Ennemi. Ils s'imaginoient qu'ils briseroient d'un seul coup un Sceptre que tenoient des Mains encore foibles, ils s'en partageoient déjà les Débris. Ce Prince, disoient-ils entr'eux, pensoit se livrer aux douceurs du Trône; il fuira les horreurs des Combats. Il est jeune, il sera timide. Il ne peut résister, il cédera. Mais l'Ambition est aveugle. Trop remplis de leurs projets, ces Rois avoient oublié que la Jeunesse est encore plus souvent téméraire, que timide, & que la Honte de céder dévance en elle la Raison.

Le Roi de *Gothie* ne le prouva que trop, dans la suite. Il fit bien voir, que la Nature se passe quelquefois de l'expérience & du

* Charles XII. Roi de Suède.

tems ; pour former les Grands Hommes , & qu'il y a , s'il est permis de parler ainsi , des Héros nés. Son Coup d'essai annonça les Exploits qui devoient le suivre. A la Tête de Huit mille des siens , il défit Cent mille de ses Ennemis : Il conquit presque tout le Nord , & résolut de doner un Maître à la Sarmatie. Ce Héros crût, qu'il étoit plus digne de lui de faire un Roi , que d'en détrôner plusieurs.

Celui qu'il jugea capable de féconder de si grandes vues , ne pensoit pas à régner. C'étoit S I N A S T A L * , jeune Seigneur de Sarmatie , isû du sang des Rois , & qui auroit dû l'être lui même , si le Trône étoit la seule place de la Vertu , & si le desir de rendre les Hommes heureux étoit un Droit pour les gouverner. Ceux qui dans tous ces troubles n'avoient pris d'autre parti , que celui de la Sagesse , sentant qu'ils avoient besoin d'un Chef , qui fût rempli d'un amour sincère pour elle , avoient mis à leur Tête le jeune Sinastal : Et come chaque Citoyen demandoit la Paix , & qu'aucun ne travailloit à la ramener , que tout le monde gémissoit & que personne n'osoit agir , ils le députèrent vers le Roi de Gothie.

Partés , digne Héritier des Vertus de vos Aïeux , si long-tems les Chefs & toujours les

* Stanislas.

les Apuis de cette République: Allés, lui dirent-ils, parlés à l'*Alexandre* de nos jours, travaillés de concert avec lui, dissipés ces Orages, qui menacent de toutes parts de renverser l'Edifice antique & sacré de nos Droits & de nôtre Liberté.

Sinastral étoit capable de remplir cet Emploi. Sans doute il conoissoit dès lors les Loix & les Privilèges de sa Nation. Il avoit déjà mis dans la balance les avantages & les inconvéniens de la Liberté; il en avoit mesuré l'étendue; il en avoit marqué les bornes; sans doute il fit entendre dès lors *la Voix libre du Citoïen* *.

Pour moi, retiré depuis long-tems dans la Solitude, loin du tumulte & des affaires, je coulois des jours tranquiles dans le silence & le bonheur. Je m'étudiois moi même & la Nature. J'appris dans ma retraite le choix glorieux que l'on avoit fait de *Sinastral*; j'allai pour l'en féliciter. L'Amitié la plus intime nous unissoit depuis long-tems. Je n'avois pas recherché la sienne, parce qu'il étoit né dans un haut rang & avec de grandes richesses: Il n'avoit pas refusé la mienne, quoique je fusse né sans ces avantages. La Sympathie avoit formé les nœuds, qui nous

N n 4

lioient

* La Voix libre du Citoïen, ou Observations sur le Gouvernement de Pologne; Ouvrage çonu du Roi.

lioient ensemble ; l'Estime les avoit serrés ; la Mort seule fera capable de les rompre.

Le Ciel ouvre devant vous une brillante Carrière, lui dis-je ; *la Patrie remet entre vos Mains ses intérêts. Le sang dont vous sortés lui répond*, que vous êtes prêt à verser le vôtre pour les soutenir. Je serois digne de la confiance de mes Compatriotes, me dit-il, si pour la mériter il ne faloit que du zèle ; mais je vais marcher dans des routes presque inconnues, viens, sage *Sophilos*, accompagne mes pas pour les guider. Je les suivis pour m'instruire.

Le discernement avoit prévenu l'âge dans le Roi de *Gotbie*. Il conoissoit les Homes. La Réputation de *Sinastral*, sa Naissance, ses hautes Qualités, une Figure aimable & prévenante, une Eloquence douce & insinuante fixèrent l'attention du Roi. La conformité d'âge, le raport des sentimens & cette douce simpathie, dont la cause est ignorée, & dont les effets sont si connus, lui gagnèrent son affection. Le zèle avec lequel il parla pour la Liberté, lui atira son estime, & par dessus tout cela, son indifférence pour le Trône le fit juger digne de l'occuper.

Sinastral exécuta donc beaucoup plus qu'il n'avoit entrepris. Il vouloit fléchir le Vainqueur,

queur , il lui plût : Il ne tendoit ses Mains vers lui , que pour obtenir la Paix ; celui-ci y plaça le Sceptre : Il ne demandoit que l'Olive ; on lui ofrit la Courone.

Sinaftal étoit à peine instruit des intentions de ce jeune Héros , qu'il étoit déjà Roi. Je courus lui anoncer , qu'il venoit d'être élu & proclamé par ses Compatriotes. Quel fût mon étonement , lorsque voulant lui rendre des Homages , come à mon Maître , je me vis obligé d'emploier les prières , pour qu'il consentit à cesser d'être mon Egal. *Vous n'osés* , lui dis-je , *sage Sinaftal* , *vous n'osés atribuer cet Evénement à la supériorité de vòtre mérite : Je ne viens pas pour vous donner des Louanges , mais des Conseils. Adorés les desseins de la Providence. Recevés les ofres du Vainqueur & les hommages de vos Concitoïens. Vous n'avez cherché ni fui la Courone ; cette indifférence est loïable. Vous vouliès la refuser par modestie ou par grandeur d'Ame , mais il est encore plus beau de l'accepter par amour pour les Peuples & pour le bonheur de la Patrie.*

„ Est-ce le Ciel qui t'inspire , me répon-
 „ dit-il ? Est-tu chargé de m'aporter ses or-
 „ dres ? Prévois-tu combien il va m'en cou-
 „ ter pour les exécuter ? Des brigues étran-
 „ gères & des dissentions domestiques envi-
 „ rone le Trône qui m'est ofert ; leurs coups

„ redoublés le rendent encore chancelant ,
 „ faudra t'il l'afermir par le fer , & le ci-
 „ menter avec le fang ?

En éfet, le nouveau Roi fût obligé de combattre & d'être fouvent victorieux de fes nouveaux Sujets. Loin de le féliciter fur fes succès, il faloit l'en consoler. Il faloit prendre un Visage auftere, lorsqu'on lui parloit des occasions où s'étoit fignalé fon Bras, ou plutôt il faloit n'en pas parler du tout. Rappeller fes Victoires, c'étoit rouvrir fes plaies; il arosoit les Lauriers de la Valeur, des larmes de l'Humanité: „ Je voudrois, difoit-
 „ il, qu'elles puffent éfacer le fang dont ils
 „ font teints. Mon cher *Sophilis*, quand on
 „ a des Enfans ingrats, on ne cesse pas d'être
 „ Péré: Qu'il est dur de ne pouvoir
 „ être heureux, que par le malheur de
 „ ceux que l'on aime !

Le Ciel ne lui permit pas de fuivre le penchant de fon Cœur, & de réparer les maux que fon Bras avoit fait. Il fit tourner la Victoire du côté de fes Ennemis; mais il lui laiffa la Sageffe.

Je ne l'avois pas félicité fur fes succès, je n'eus pas besoin de le consoler dans fes revers. L'égalité d'Ame est le caractère du Sage; l'Univers tomberoit en ruine, que fa tranquillité ne feroit pas ébranlée.

Auffi

Aussi *Sinaſtal* ne parût-il jamais plus grand, que dans ces momens d'adverſité. „ Je ſens, „ me diſoit-il, que la Valeur n'eſt pas une „ Vertu d'une pratique ſi difficile que le „ Courage. Cependant, quand je ſuis dans „ une ſituation, qui demande de la force ; „ il me ſemble que je me trouve preſque à „ m'a place. Ce n'eſt pas, ajoute-t il, que „ je ſois tout à fait inſenſible. Mon Cœur „ n'eſt que trop vivement touché des mal- „ heurs des autres. Je ſens qu'il s'attendrit „ aux larmes, que je vous vois répandre, „ & à la plûpart de mes Sujets. Elles me „ prouvent, bien mieux que tous les Ser- „ mens, que je ne ceſſe pas d'être Roi

Non, interrompis-je, *non Seigneur, l'ad-
verſité ne ſera jamais capable de vous enlever
l'empire de nos Cœurs ; c'eſt le plus doux ſans
doute, & celui que vous conſervez ſur vous mê-
me eſt le plus glorieux.* „ Oui, repartit le Roi,
„ je me ſens aſſés de fermeté, pour aban-
„ doner un Trône ; mais auſſi je l'avoue-
„ rai, je ſens, au fond de mon Cœur, un
„ ſi ardent deſir du bonheur des Homes,
„ que je ne puis m'empêcher de regretter la
„ ſeule place où je pouvois le ſatisfaire au-
„ tant que je le ſouhaite.

Si cela eſt ainſi, lui diſ-je, *ſi l'Etre Suprê-
me vous a inſpiré ce noble penchant, ce n'eſt pas
pour*

pour le laisser sans effet. Sinastal, vous régneres ; croies un Hime qui doit être agréable à Dieu, puisqu'il chérit la Vertu.

En parlant ainsi, je ne craignois pas de faire naître au Roi de fausses espérances, je savois qu'il étoit vertueux, & que le Ciel étoit juste.

L'orgueil de la Créature voudroit en vain franchir l'espace infini qui la sépare de son Auteur. En vain sa foible Raison voudroit s'élever jusqu'au Sanctuaire impénétrable de la Providence. L'ignorance des Hommes prend quelquefois pour des Bienfaits du Ciel, les Présens de sa Colère; leur aveuglement prend encore plus souvent pour des Malheurs, ce qui ne part que de sa Clémence. Ils marchent, avec une défiance ingrate, dans ces routes secrètes, par lesquelles la Main Divine les fait arriver au terme caché du bonheur.

C'est ainsi que le Doigt de Dieu conduisoit *Sinastal*. Il avoit fait descendre au Tombeau l'ainée de ses Filles; il fit monter, sur le plus beau Trône de l'Univers, celle qui lui restoit. Il destinoit un Prix à ses travaux: Il préparoit à sa constance un Port assuré & tranquile; mais il ne devoit y aborder qu'à travers les Orages & les Tempêtes.

La *Samartie* se trouva une seconde fois
sans

sans Maître ; tout le monde jetta les yeux sur *Sinaftal* ; mais avant de lever les siens sur le Trône, il daigna les tourner vers moi.

Puisque vous me consultez, lui dis-je, *Seigneur*, je vais moins vous parler le langage d'un Cœur qui vous aime, que celui d'un Cœur que la Vérité inspire. *Écoutez, Sage Sinaftal : Ne pensates vous pas qu'il étoit de votre devoir d'abandonner le Trône, pour rendre à votre Patrie la tranquillité qu'elle avoit perdue ?*

„ *Oui sans doute*, me répondit-il ; *ne doit-on pas immoler tout à la Vertu ? Eh bien, vous croiés vous donc aujourd'hui moins obligé de remonter sur ce Trône, pour faire le bonheur de cette Patrie ? L'ingratitude, Seigneur, fut-elle jamais une juste cause de retirer ses bienfaits ?*

L'amour dont *Sinaftal* étoit rempli pour ses Concitoyens, les avoit déterminés à lui offrir la Couronne ; le même sentiment le déterminâ à l'accepter. La force de la Vérité frapa tous les Esprits ; les Vertus du Roi gagnèrent tous les Cœurs ; leur éclat dissipa les ténèbres de l'aveuglement & l'obstination du préjugé ; le remords fut efficace ; la justice fût écoutée : *Sinaftal* fût élu de nouveau, par tous les Suffrages, & proclamé par toutes les Voix.

Mais hélas ! Que l'Homme est inconstant dans

dans ses desseins! Il est rarement juste, & l'on diroit qu'il se répent encore de l'avoir été.

Quelques étincelles mal éteintes ralument tout à coup, chez les Peuples voisins, le Flambeau de la Discorde. Il échauffe d'abord quelques Esprits; le Feu de la Guerre éclate ensuite avec fureur & se répand avec rapidité; le Souffle irritant de l'Envie lui donne de nouvelles forces. Tout s'empresse au dehors à lui fournir des alimens, & à précipiter ses progrès; & dans le sein de la Patrie même, personne n'étant plus forcé d'obéir, bien-tôt tous veulent comander.

Le Royaume de *Sarmatie* n'étoit pas le seul qui fût le Théâtre de la Guerre; tout le Nord du *Dumocala*, que dis-je, presque tout ce Continent étoit en proie à ses ravages. Les horreurs que ce Fléau entraîne font frémir la Nature & gémir la Raison. Leurs Voix réunies nous crient sans cesse de sauver ou de conserver au moins la vie à nos semblables; & votre Gloire, ô Conquérans, se mesure par le nombre de ceux à qui vous l'avez ôtée. O Politique! Toi qui crois tant de malheurs nécessaires, toi qui fais répandre le sang des Hommes, peux tu être une Vertu? O Valeur qui le répands, que tu en es rarement une!

Je versois souvent ces plaintes amères
dans

dans le sein de *Sinaftal*: Qu'il les écoutoit
 avec complaisance! Qu'il les partageoit
 avec humanité. „ *Sophilis*, me dit-il un jour,
 „ un Philosophe ne peut que gémir sur l'a-
 „ veuglement des Homes; il ne parvient
 „ guères à les éclairer. Mais le devoir des
 „ Rois est plus étendu, parce que leur pou-
 „ voir l'est d'avantage. Plaindre la Patrie,
 „ quand on peut la secourir, c'est le parta-
 „ ge du foible, faire des Vœux, au lieu de
 „ faire des efforts, c'est la ressource & l'ex-
 „ cuse du lâche. Ce n'est pas avec les lar-
 „ mes que l'on éteint un embrassement.
 „ Console toi, Vertueux *Sophilis*; cesse de
 „ répandre des pleurs, bien-tôt on cessera
 „ de répandre du Sang.

Je compris par ce Discours du Roi, qu'il
 travailloit à la Paix. Je me jetai à ses pieds,
 transporté de joie, & je m'écriai: *Seigneur,*
le Mortel le plus vil peut ôter la vie à un Home;
mais c'est ressembler au Dieu qui la donne, que
de la conserver.

En éfet, *Sinaftal* semblable à un Dieu pa-
 cificateur, fit reparoitre tout à coup la séré-
 nité, dans le plus fort de la tempête, ou
 plutôt, il arrêta tant de ravages, en apai-
 sant, par un grand Sacrifice, la Divinité
 cruelle qui les envoioit sur la Terre. Cette
 Divinité, qui gouverne toujors les Homes,
 &

& quelquefois les Rois , c'est l'Interrêt. Ce Sacrifice si cher fût celui de sa Courone. Il y avoit renoncé la première fois , pour la tranquillité de sa Patrie : Il l'abdiqua la seconde fois , pour la pacification générale du *Dumocala*.

Ce grand Ouvrage étoit trop glorieux & trop satisfaisant , pour ne pas remplir tous les Vœux de *Sinaftal*. La récompense de la Vertu est la Vertu même. Mais les tems étoient arrivés où la Justice-Divine devoit enfin se manifester aux yeux des Homes & récompenser *Sinaftal*.

Ce Prince méritoit d'être placé sur le Trône de l'Univers ; aussi ne descendit-il , de celui qu'il occupoit , que pour monter sur un autre moins élevé , mais plus solide. Son Front auguste fût enfin chargé d'une Courone , moins riche peut être , mais moins pesante , & qui y fût affermie à l'instant même qu'elle y fût mise.

Eh bien , lui dis-je , Seigneur , vous trompois je , lorsque je vous promettois , que malgré les efforts de vos Ennemis , & le désintéressement de votre Cœur , vous régneriez un jour tranquillement ? Vous voilà Souverain paisible d'un Peuple , qui a toujours adoré ses Maîtres , parce qu'ils ont toujours été ses Pères : Qu'il va vous aimer , lorsqu'ils verra qu'ils reviennent
tous

*tous en vous ! Oui , maintenant que vous pour-
vés tout , Seigneur , vengés vous de l'inconf-
tance de vos anciens Sujets , acablés les de repen-
tir , en comblant de bienfaits ceux sur lesquels
vous règnez aujourd'hui.*

„ Tu conois mon Cœur (me répondit
Sinaſtal avec cette franchise héroïque , auffi
éloignée de la vanité qui court après les éloges ,
que de la fauſſe modeltie qui les fuit pour les atirer) „ tu conois mes ſentimens ;
„ ſi mes Sujets ſont heureux , je le ſerai.

*Il vous eſt aiſé , dis-je au Roi , d'arriver à
ce terme ſouhaité ; une longue étude des Hommes
& de leurs beſoins , vous a déjà fait conoitre les
routes peu fraiées qui y conduiſent. Que dis-je !
Vous les avés enſeignéés aux autres Rois ; vous
allés y marcher ſans doute , & le Cœur le plus
tendre exécuteſſa ſans peine ce Plan d'un Gouver-
nement heureux , qu'a imaginé l'Efprit le
plus vaſte , & qu'a tracé la Main la plus habile *.*

„ Nous avons les mêmes inclinations ,
„ me dit le Roi , travaillons au même Ou-
„ vrage. Mes Sujets vont être mes Enfans ,
„ qu'ils ſoient tes Frères. Uniffons nos Lu-
„ mières & nos éforts , pour faire leur bon-
„ heur ; intèreſſons y le Ciel , & comen-
„ çons par nous le rendre propice.

O

Oui,

* Entretien d'un Européen avec un Inſulaire du
Roïaume du Dumocala.

Où, Pieux Sinaſtal; l'Être ſuprême eſt la Source de toute Félicité. Les Rois de la Terre ſont come les Canaux précieux par leſquels coulent ſes faveurs, & qui transmettent aux Humains ſes graces & ſes bienfaits. Il vous a inſpiré l'amour de la Vertu, Seigneur; c'eſt le plus précieux de ſes Dons; vous devés l'inſpirer à vos Sujets.

L'exemple, de quelque côté qu'il vienne, a toujourns bien de l'empire ſur l'Efprit des Homes; mais l'exemple des Rois eſt tout puiffant. Cependant Sinaſtal ne s'en repofa pas ſur lui ſeul; il multiplia les Etabliffemens. Son amour impatient voulut que le premier * eût pour objet de foulager en même tems les beſoins de l'Ame & ceux du Corps, d'augmenter la Pieté & de bannir l'Indigence.

„ Je fais, me diſoit ce Philoſophe couronné, que la Vie n'eſt qu'un paſſage; „ mais il faut au moins en arracher les Epines, l'aplanir, le rendre plus aiſé à mes „ Sujets. La Félicité n'a ſa ſource que dans „ la Vertu; mais le bien être leur en rendra „ la pratique plus douce.

Ces deux objets occupoient continuellement

* Miſſion Roïale, dont la Maïſon a pour Inſcription au Frontiſpice: *Ad pietatis augmentum & inopiæ ſubſidium.*

ment le Roi; il les avoit fans cefſe devant les yeux. Il éleva d'abord des Temples à la Divinité *. Leur magnificence anonçoit la grandeur de celui qui les confacroit à Dieu, & ils euſſent été dignes de laMajeſté du Tout-Puiſſant même ſi l'Ouvrage d'un Être borné pouvoit être digne de l'Être infini.

Après que *Sinaſtal* eût bâti des Demeures à celui devant qui l'Univers eſt come ſ'il n'étoit pas, il bâtit des Aziles ** à ces Malheureux, qui voudroient ne pas exiſter en éfet, puisqu'ils ne vivent que pour la douleur. Il eſt vrai qu'il faiſoit, en même tems, tous ſes éforts pour rendre ces Retraites inutiles, en banniſſant de ſes États la pauvreté & la maladie. Sa Main libérale mettoit ſes Sujets à couvert de toutes leurs atakes. Tantôt elle ſemoit ſes largeſſes autour de ceux qui n'avoient pas recueilli des Moifſons †, tantôt elle répandoit ſur les Malheureux, dont les Chaumières avoient été conſumées par le feu, une Pluie d'or, qui l'éteignoit en quelque forte, en réparant les pertes qu'il avoit cauſé ††. Son Cœur compatiffant entreprit ſur tout d'arrêter les ravages

O o 2

vages

* *Bon-Secours*, Paroiſſe de *Luneville*.

** *Hopitaux*.

† *Fondations pour la Grêle*.

†† *Les Incendies*.

vages de ces Pestes particulières *, dont les progrès sont aussi rapides que ceux du feu, & qui sont dire quelquefois de même : *Ce lieu a été.*

„ La mort de mes Sujets, me disoit *Sinastal*, avec une tendre inquiétude, est bien souvent prématurée: Je ne fais, mais il me semble qu'elle l'est toujours. Cet Art précieux, qui conserve ou ramène la santé, me paroît digne de toute mon attention. La santé est un Trésor, sans lequel tous les Biens sont insipides; elle est au Corps ce que la paix est à l'Ame. ”

*Eh bien, Seigneur, travaillés à perfectionner cet Art difficile. Assemblés tous ceux qui s'y appliquent; formes en une Société**.* Vous savez que les rayons du Soleil, lorsqu'ils sont épars, peuvent bien donner la lumière; mais quand le Miroir ardent les réunit dans un même foyer, c'est pour lors seulement qu'ils ont tous ensemble une activité que chacun d'eux n'a pas séparément. De même, Seigneur, chaque Membre, dont vous composerés cette Société, peut avoir des lumières; mais leur réunion puissante rallumera le feu de la vie, dans les Corps même qui commenceront à manquer déjà de chaleur. ” Oui,

„ repartit le Roi, tes Conseils sont mes Projets.

* Maladies épidémiques.

** Collège Royal des Médecins.

„ jets. Je veux sur tout que l'on cherche
 „ avec une attention scrupuleuse les Causes
 „ des Maladies, dans les Corps qui auront
 „ ressenti leurs effets mortels, afin que l'on
 „ puisse tirer ainsi le Remède du Mal même,
 „ & que la Mort d'un seul serve, au moins,
 „ à prolonger la vie de plusieurs.

Les malheurs particuliers sont plus difficiles à apercevoir; les malheurs universels sont plus difficiles à réparer. Les uns exigent une attention plus détaillée; les autres demandent des précautions plus étendues. L'Amitié peut suffire, aux besoins d'un seul Homme; les besoins d'une Société entière ne peuvent être soulagés que par les Rois. *Sinastal* prévenoit ou réparoit les accidens particuliers, parce qu'il étoit, pour chacun de ses Sujets, l'Ami le plus tendre; mais il prit encore plus de mesures, pour prévenir une Disette générale, parce qu'il étoit, pour tout son Peuple, le meilleur des Rois. Il fit remplir des Magazins vastes & nombreux *. „ Je veux,
 „ me disoit-il, que leur abondance, toujours
 „ uniforme & toujours renaissante, trompe
 „ en même tems la dureté de l'Avare, qui
 „ entasse le superflu, & prévienne le défaut
 „ poir de l'Indigent, qui manque du nécessaire.

* Magazins de Blé en cas de disette.

Cette abondance toujours certaine, va donner encore, lui dis-je, Seigneur, une ardeur nouvelle au Commerce. Le Commerce, vous le savez, enrichit un Etat : Il rend une Nation florissante & redoutable par les Alliances qu'il entretient au dehors, & la Population qu'il favorise au dedans.

„ Je le fais, répondit *Sinaftal*, mais aussi
 „ c'est en toutes choses, que les grands
 „ périls se trouvent à côté des grands avan-
 „ tages. Le Commerce est exposé à bien des
 „ revers ; je ne puis parer les coups de la
 „ Fortune, ni prévenir les fautes des Co-
 „ merceans ; je veux au moins les mettre en
 „ état de les réparer *.

Mais Seigneur, oserai-je lui dire, tous vos Trésors suffisent-ils à l'immensité de vos desirs ? . . .

„ Eh quoi, repartit vivement *Sinaftal*,
 „ les Richesses des Enfans ne sont-elles pas
 „ celles d'un Père ? Je n'ai pas donné la vie
 „ à mes Sujets, mais je donerois la mienne
 „ pour eux.”

Ah ! Seigneur, lui dis-je, unissez plutôt vos Vœux à ceux qu'ils adressent continuellement au Souverain Arbitre de nos Destinées. Ils ne cessent de demander au Ciel, qu'il daigne prolonger le cours précieux des vôtres. Prier
 pour

* Fondation pour les Marchands.

pour un bon Roi, c'est prier pour la félicité publique.

„ Que n'est il en mon pouvoir, reprit
 „ *Sinaſtal*, de faire encore le bonheur des
 „ Ages futurs; mais cher *Sophilis*, ne puis-
 „ je pas au moins le préparer? *Vous le*
pouvés, lui dis-je, *Seigneur*; livrés vous à
cette noble ambition; c'est celle des Héros. Les
Actions des Rois ne paſſent pas avec eux, come
celles des autres Homes. Procurés à ceux qui
vivent à préſent les moïens d'exercer leur Génie
& de cultiver leurs Talens: Ils continueront
vôtre Ouvrage, & contribueront à la gloire de
la Nation & à Davantage de la Societé.

Le Roi remplit bientôt ces deux vaſtes
 Objets, par deux moïens bien ſimples: Il
 dona tous ſes ſoins à l'Éducation, qui forme
 le Cœur, & il encouragea l'Étude & les
 Sciences qui éclairent l'Éſprit*.

Tout devient un ſujet de méditation pour
 un Philoſophe; tout eſt une ocaſion de bien-
 faits pour un Roi. Un jour que ſeul avec le
 ſage *Sinaſtal*, nous nous entretenions dans
 un Jardin délicieux, de l'ouvrage de ſon génie
 & de ſes loifirs; pendant que je m'arrêtois à
 contempler ces Eaux jailliſſantes, ces Caf-
 cades ſuperbes, par leſquelles l'Oeil eſt
 preſque tenté de préférer enfin l'Art à la Na-

* Corps des Cadets; Ecole militaire.

ture; „ Cher *Sophilis*, me dit-il, tu te
 „ plains, il n'y a qu'un moment, que
 „ bien des Grands unissoient à l'Origine la
 „ plus brillante, la Vie la plus obscure;
 „ Tu vois ici leur image: Ce sont des Ruiss
 „ seaux, qui ont une source élevée, mais
 „ qui en descendent entraînés par la pente
 „ de la Nature. Inconus, ils serpentent
 „ dans les Vallons, ils roulent dans les Dé-
 „ serts, jusqu'à ce qu'enfin l'attention les dé-
 „ couvre & que l'art les force à s'élever
 „ aussi haut que leur source. Le Corps de
 „ l'Etat ne peut manquer d'être afoibli, lors-
 „ que le sang illustre de la Noblesse n'y cir-
 „ cule plus. Rendons lui donc son ancienne
 „ chaleur & tout son mouvement; & come
 „ il est des Vertus de tous les états *, &
 „ de tous les sexes **, n'exceptons perso-
 „ ne, donons nos soins également à l'E-
 „ ducation de tous. Eh! Ne sont ils pas
 „ tous également mes Enfants?

*Plût au Ciel, dis-je au Roi, qu'ils fussent tou-
 jours unis come des Frères; mais à quoi l'Intè-
 rêt n'engage t'il pas les Homes, & qui peut ar-
 rêter ses effets? Si vos Sujets avoient, l'un pour
 l'autre, autant de tendresse que vous en sentés
 pour tous ensemble, vous pourriés toujours être
 bon,*

* Frères de l'Ecole Chrétienne. "

** Pension pour 12. jeunes Demoiselles.

bon, sans jamais cesser d'être juste; mais la clémence est foiblesse sans la Justice, de même que la justice est dureté, si l'Humanité ne la tempère. Qu'il est beau! Qu'il est rare, Seigneur, d'unir toujours l'une avec l'autre! Vous ne pouvez rendre vous même la Justice à vos Sujets; vous la leur faites rendre par des Magistrats intègres & éclairés, que votre discernement choisit, avec une attention scrupuleuse. Ils sont Dépositaires de votre Puissance Souveraine. Leur devoir est de bannir l'Injustice, mais leur pouvoir ne s'étend pas jusqu'à faire régner la Paix. A côté donc de tous ces Tribunaux de Juges, dans ce Temple nouveau que votre libéralité vient d'élever à la Justice, placés un Tribunal de Pacificateurs*, tirés les de même de cet Ordre distingué par ses lumières & par son défintéressement...

„ Je t'entens, interrompit le Roi: Avant
 „ que d'entrer dans la Carrière, les Com-
 „ batans viendront les consulter, come des
 „ Oracles, & leurs réponses fermeront la
 „ Barrière à l'Avidité opiniatre, & l'ouvri-
 „ ront à la timide Innocence.

Sinastral concevoit ses Projets en Philoso-
 phe; ils les exécutoit en Roi. Il conoissoit
 les avantages solides que la Societé retire des
 Sciences & des Arts. „ Les progrès que les
 „ Ho-

* Chambre des Consultations.

„ Homes y font, me disoit-il, augmentent
 „ en même tems leurs conoissances & dimi-
 „ nuent leurs besoins. Je vois dans mes Su-
 „ jets des dispositions & des talens. Le feu
 „ de leur génie a jetté souvent des étincelles
 „ brillantes: Il faut offrir des alimens à sa
 „ vivacité * & des récompenses à ses pro-
 „ grès **. Récompenses puissantes, puis
 qu'elles satisfont en même tems la Gloire,
 qui est une passion si vive, & l'Intérêt,
 qui est une passion si générale! Récompenses
 flatteuses, puis qu'elles se donent sans pré-
 vention & sans partialité, par la justesse du
 discernement, & par la liberté des Sufrages.

*Vous allés bien-tôt recueillir le fruit de tant
 de soins, dis-je à Sinastal. Vous allés voir bien-
 tôt, Seigneur, une Jeunesse avide de l'estime
 de ses Compatriotes, & plus jalouse encore de
 plaire à son Roi, acourir, s'empresser, vo-
 ler sur les Ailes de l'Emulation dans la Carriè-
 re de la gloire, y disputer avec vigueur la Cou-
 ronne promise au succès, & en remporter au
 moins la Palme due aux efforts.*

Bienfaisant Sinastal! vous rapellez vous
 quelquefois tant de soins & de faveurs? Jouis-
 sez-vous de cette joie tranquile, de cette intime
 satisfaction, qui en est le prix? Non, vous les

ou-

* Bibliothèque publique. Société littéraire.

** Prix annuels pour les Sciences & pour les Arts.

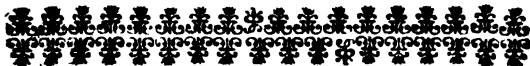
oubliez. Vous n'êtes occupé que du bien que vous avez à faire, & non du bien que vous avez fait. Mais que le souvenir, que vos Sujets en conservent, leur est précieux & sacré! Ils le transmettront, en versant des larmes de joie, à leurs Enfants, qui en répandront de regret. Leurs derniers Neveux ne pourront faire un pas dans leur Patrie, ils ne pourront lever les yeux dans cette Capitale, sans rencontrer partout des Monumens de la magnificence d'un Grand Monarque, & de la tendresse d'un Père bienfaisant. Oui, tant d'Etablissemens divers seront autant de Voix, qui s'élèveront jusqu'à la fin des Siècles, & qui confirmeront sans cesse ce surnom tendre & glorieux, que vous avoient déjà donné tous les Cœurs, quand un grand Magistrat fût l'Interprète de leurs sentimens.

„ Je ne cherche qu'à m'en rendre digne,
 „ Mon cher *Sophilis*, me répondit *Sinaftal*.
 „ Pour le mériter, je voudrois soustraire les
 „ Hommes, que je gouverne, aux malheurs
 „ attachés à l'Humanité, les affranchir des
 „ Loix de la Nature, des Injures des Elé-
 „ mens, du Caprice de la Fortune, & du
 „ Pouvoir de la Mort ” . . .

Sinaftal, interrompis-je, vous n'êtes que l'image de Dieu; Lui seul est tout puissant, Lui seul tient dans ses Mains les Destinées des Hommes.

mes & des Rois. Vous ne cessez de l'implorer pour le bonheur de vos Peuples. Vos Peuples ne cessent de lui demander la durée de vôtre Vie. Qu'il exauce leurs Vœux ! Les vôtres seront remplis. Oûi, les Princes, qui n'ont pas perdu un jour, ont toujours assez vécu, pour leur propre gloire. Mais il faudroit, pour le bonheur du Genre-Humain, qu'ils ne cessassent jamais de vivre. C'est le cri de tous les Cœurs.





LE SPECTATEUR

DES INTÉRESSÉS.

VIII. DISCOURS.

Elleborum frustra cum jam cutis ægra tumebit
 Poscentes videas : Venienti occurrite morbo * :

P E R S.

CONTE ARABE, tiré de quelques anciens
Manuscrits.

DANS un tems où les Médecins étoient habiles, j'entens les Médecins Arabes, il y a environ 3159. ans, on ne parloit dans toute l'*Arabie* que du Sage *Toral*, qui habitoit à *Chaïbar*. Voici ce que j'en ai trouvé dans un fameux Manuscrit, intitulé *Siram Charachoub*. „ **TORAL** fut, depuis le Berceau, le Favori de la Nature; elle comença, dès sa naissance, à lui prodiguer tout ce qu'elle avoit de richesses; elle prit soin de son éducation, forma son cœur à la Vertu, & lui révéla tous ses Secrets. Elle lui avoit donné un Cœur bienfaisant, & de la Philosophie morale: Elle ne crût „ pas

* En vain voudroit-on recourir au remède, quand la Maladie est déjà fort avancée: Il faut la prévenir.
Je rens plutôt le sens, que les paroles.

„ pas après cela pouvoir lui faire de présent
 „ plus considérable, qu'une profonde co-
 „ noissance de la Médecine. Elle confia
 „ cette partie de son éducation, aux Esprits
 „ purs. Les *Silphes* lui enseignèrent la nature
 „ des Animaux, & la cause des Maladies.
 „ Il aprit des *Gnomes* à conoitre les Mine-
 „ raux & les Plantes. Les *Ondins* lui mon-
 „ trèrent les Sources d'Eaux salubres, que
 „ la Nature à répandues dans toutes les
 „ Régions de la Terre. Enfin les *Salamandres*
 „ lui révélèrent tous les Secrets de la Chi-
 „ mie. Sa Science, plus profonde que les
 „ Abîmes, s'élevoit au dessus des Cieux,
 „ embrassoit toute la Terre, & s'étendoit au
 „ delà des Mers.

Ce Manuscrit n'est pas le seul qui parle
 bien de *Toral*; tous ceux que j'ai pû consul-
 ter s'accordent à faire, & de ce Sage, & de
 sa Science, l'éloge le plus magnifique.

Un jour, que ce Médecin Philosophe étoit
 occupé, dans son Laboratoire, à chercher un
Panacée universel, il vit sortir, come des
 Eclairs, de son Fourneau; la Terre trembla,
 le Feu devenu plus éclatant, se répandoit
 & s'élevoit en ondes jusques au sommet de
 l'Edifice, avec un bruit tel que celui d'une
 Montagne de feu agitée par l'Aquilon; il
 aperçût descendre du Ciel jusques à lui, un
 Ange

Ange éclatant de lumière, qui se tenoit debout sur les flames. Il voulut se prosterner. *Relève toi*, lui dit l'Ange, *je ne suis point un de ces Esprits du premier Ordre, que tu as coutume d'adorer; je suis Malgat, envoyé par le sublime Ariel, qui préside à ton Etoile, & qui veut te faire un présent. Prends cet Anneau, tous ceux que tu en toucheras, en prononçant ce mot, Al-Kinoutoni, seront exemts de tous Maux, & à l'abri de tout danger pendant 27. Lunes, moïennant un quart d'heure de douleur legere, mais chaque Home ne peut jouir de cet avantage, qu'une fois en sa vie. La paix soit avec toi: Il dit, & disparut.*

Divin Ariel, s'écria Toral, fais que ce présent soit utile aux Homes, je me consacre à leur utilité; c'est le seul moïen de te plaire. Aussi tôt il mit le Talifman à son doigt, prononça le mot Al-Kinoutoni; & après un quart d'heure d'acablement, il se trouva plus tranquile, & plus ferein qu'il n'avoit jamais été.

Perfuadé qu'il auroit peu de succès dans son Pais, il résolut de parcourir l'Asie, & ses premiers pas se portèrent vers la Colchide, Pais de tout tems renommé pour la beauté de ses Femmes, & pour l'avarice de ses Habitans. Aussi *Toral* trouva-t-il occasion d'y exercer son Secret, avec beaucoup de succès & peu de profit.

Les Femmes de ce tems là étoient sujettes, environ l'âge de 18. à 20. ans, à une Maladie, qui les changeoit presque entièrement; leur Nez s'allongeoit, leur embonpoint se perdoit, & leurs joués creusées leur donoient un air hideux. Quel suplice pour une jeune Beauté, qui se voioit tout à coup arrêtée au milieu de ses triomphes! On peut juger de l'empressement avec lequel elles reçurent *Toral*; J'ai même lû, dans quelques Anecdotes secrètes, que si *Toral* fût mal païé, il ne resta pas pour cela sans récompense.

Les Négociant acueillirent aussi le Médecin Arabe, parce que leurs affaires alloient bien à proportion de la beauté de leurs Femmes. Quelle admiration n'avoit on point, dans la *Colchide*, pour *Toral*, qui conservoit deux biens si précieux, la Beauté aux Femmes, & l'Argent aux Négocians! Quel chagrin, lors qu'il partit! Il n'étoit pas une seule Femme, dans toute la *Colchide*, qui n'eut doné pour le retenir un Toupet de ses Cheveux, & pas un Home, qui ne lui eut laissé prendre la moitié de la Toison d'or.

Ce Grand Home croioit se devoir à l'Univers. Il résolut donc de partir. Fâché cependant de voir les regrêts de toute la *Colchide*, il recommença l'opération du *Panacée*; & il obtint d'*Ariel*, par ses prières, que toutes
les

les fois qu'il recomencoit de la même manière, il recevoit un nouveau *Talisman*. Il le fit, il en laissa un à *Colchos*. On ne regretta donc plus l'*Al-Kinoutoni*, mais on regretta toujours *Toral*.

Nôtre Médecin navigea assés long-tems au fortir de la *Colchide*; mais come on n'avoit point alors de Carte marine, & que les noms des Pais ont changé, on ne sauroit dire précisément dans quel Pais il aborda. Les Mémoires, qu'il nous a laissés, nous aprennent seulement, que c'étoit une Isle ou une presqu'Isle; qu'elle s'apeloit *Alnobi*; que les deux Crépuscules y sont continus; le Jour du Solstice, & que la chaleur y est tempérée. Si ce Pais est en *Asie*, il faut que ce soit la Terre d'*Tesso*. Mais au fond peu importe, & je vous épargne ici, *Lecteur*, une Dissertation, que je serois en droit de vous donner.

Les Peuples de l'*Al-nobi* étoient féroces, quoique policés; cruels, quoique-généreux; libres, quoique gouvernés par un Roi; plus puissans qu'un Peuple de leurs voisins, qui étoit plus nombreux, plus riches qu'un autre Peuple, qui avoit des Mines d'or; plus marchands qu'une troisième Nation, dont les Vaisseaux étoient en plus grand nombre. On ne trouvoit nulle part ailleurs plus de

Philosophie; ni plus de préjugés; plus d'enthousiasme, plus de piété, ni plus d'irréligion; moins d'avarice, ni plus d'ardeur pour le gain; en un mot plus de Vertus, ni plus de Vices.

Toral essuia mille contradictions en *Al-nobi*. Personne ne vouloit faire sur-soi l'épreuve de l'*Al-Kinoutoni*. La nouveauté, le merveilleux, le singulier donèrent quelques Partisans au Médecin étranger; mais en petit nombre. Le gros de la Nation le regardoit come un Home dangereux, & ceux qui se fioient à lui, come des Traîtres, qui vouloient changer les Usages établis, & par conséquent les Loix & la Religion. Les Vieillards disoient, que jamais ils n'avoient rien vû de semblable, & que certainement, ils ne permettroient pas de pareilles nouveautés dans leur Famille. Les Gens à scrupule représentoient, qu'on ne savoit pas toutes les suites que pouvoit avoir ce Remède; qu'il ne falloit pas se fier trop légèrement; que la Charlatanerie avoit bien des ressources; que..... Les Sages examinoient, & se rangeoient du parti de *Toral*; mais les Sages ne font pas la Nation, & ne l'entraînent que peu à peu. Le Roi voulût conoitre par lui même une chose, qui faisoit tant de bruit dans son Pais. Après avoir interrogé
le

le Médecin Arabe, qui étoit déjà resté quelque tems en *Alnobi*; il fit examiner, avec soin, ceux qui s'étoient soumis à l'expérience, & aiant trouvé que l'usage du Talisman étoit véritablement utile; il prit *Toral* sous sa protection. Mais comment obliger ses Sujets à se servir d'une Méthode pour laquelle ils témoignent tant d'éloignement? S'il le leur avoit comandé, ils auroient regardé cet Ordre, come un attentat à leur Liberté. Le leur conseiller, s'auroit été se rendre ridicule. Le Roi, qui conoissoit ses Sujets, prit un parti fort sage; il déclara par un Edit, que tous ceux qui s'élèveroient contre l'*Al-Kinouton* seroient regardés come des Gens à préjugés, & qu'on passeroit pour raisonnable, à proportion de son empressement à s'en servir. Cet Edit fit un éfet admirable. *Toral* ne trouva plus de difficultés, & se voiant en bone réputation, il y laissa un Talisman pareil au sien, & passa la Mer, pour se rendre dans le Roïaume de *Farnec*.

Les Peuples de ce Pais là sont d'un naturel fort singulier; ils rient toújours; & celui qui les fait le plus rire est leur meilleur Ami: Ils n'ont point d'ocupation plus importante, que celle de danser & de se réjouir, & ils ne conoissent point de plus grand malheur que de penser. Le premier soin de *To-*

ral, en arrivant dans ce Païs, fût d'étudier le caractère de la Nation. Cette étude le rendoit quelques fois rêveur dans les meilleures Compagnies, c'est à dire dans les plus fôtes. On prenoit ce tems pour l'examiner, après quoi on éclatoit de rire. D'autres fois on lui faisoit mille Questions. *Avés vous des Spectacles en Arabie, lui disoit-on ? Ah de Grace, un Couplet Arabe ; de la Musique Arabe ; un Ballet Arabe. Fait-on de petits Soupers en Arabie ?* Il auroit été fort embarrassé à répondre, mais heureusement on lui tournoit le dos ; car chez ce Peuple, on n'interrogeoit point pour entendre la réponse. Un jour cependant, quelqu'un eût très sérieusement la curiosité de savoir ce qu'il venoit faire dans un Païs si éloigné ; & il eût la naïveté de l'avouer. Alors, pour la première fois, on vit dix *Farneciens*, & autant de *Farneciennes* penser tous à la fois. Les Femmes, qui avoient passé l'âge critique, étoient affligées, qu'on vint prêter de nouvelles Armes à leurs Cadettes ; les Jeunes n'envisageoient qu'en frémissant le danger, que leur beauté alloit courir dans peu, & elles faisoient bien mauvais gré à celui qui le leur rapeloit. La première, qui rompit le silence, fut une Femme d'environ 25. ans, qui étoit très richement parée : Mais dit-elle ;

je

je ne fai, *En vérité on n'est pas sujet . . . Voila qui est singulier ; cela n'est pas possible ; gardés vòtre Remède . . . Mais non , répondit un jeune Home , qui paroissoit très content de lui ; je serois fort dans le goût de l'Al-Koutoni : Sans danger pendant 27. Lunes ! . . . Assurément ; pendant ving-sept lunes ; je pourrois . . . Cela est admirable. Ah , dit-une autre Femme qui étoit à demi couchée dans un Canapé , j'aimerois bien mieux un Remède , pour prendre une Migraine à point nommé , pour tomber en syncope , quand on voudroit , pour avoir même la Fièvre à propos. Il y avoit à côté de Toral une jeune Personne , qui n'avoit encore rien dit , mais qui l'avoit observé avec soin. Les Médecins de vòtre País , lui dit elle tout bas , sont de si habiles gens ; sans doute l'Alnouconi n'est pas vòtre seul Secret ; ne pourrois-je point vous consulter en particulier . . . Ce soir je serai seule. Il y en avoit une autre , dont la parure étoit modestement étudiée , le regard tendre & humble , le fouris hypocrite , le ton aigre-doux , la conversation animée , mordante & doucereuse : Elle parloit souvent à un Bonze jeune & frais , qu'elle avoit fait placer près d'elle ; Vénéralé , lui dit-elle , vous qui lisés , dans les Astres , les Destinées des Humains ; Sacré Dépositaire des Décrets éternels ; Scruteur*

tateur des *Mystères impénétrables* ; que pensés vous de l'*Al-Kinoutoni*. *Tendre Fille de mon Amour paternel*, répondit-il, *Ange de dilection*, la *Sainte Loi*, dont je suis *Dépositaire* ne parle, ni de *Toral*, du de son *Talisman* ; mais elle dit quelque part, *AGAR AGERA TIP-PEDQU LAMA*, c'est à dire, *Confie toi au Dieu très haut & travaille toi même*. Les yeux perçans des *Sacrés Interprètes des Oracles Divins* voient clairement, dans ce *Passage*, la *défense de l'Al-Kinoutoni*. On se moqua de la *Question* & de la *Réppnse* ; mais *Toral* ne fût pas plus avancé.

Cependant cette *Avanture* ; & quelques autres pareilles, lui firent comprendre, qu'il faudroit s'introduire, come en *Almobi*, par un *Arrêt de la Cour*, mais un peu différent ; il auroit fallu faire déclarer ridicules tous ceux qui ne recevroient point la nouvelle *Méthode*, & décider, qu'on ne fauroit la mépriser ou la négliger, sans être déclaré *Peuple*, mais très *Peuple*. *Toral* étoit sur le point d'obtenir cet *Arrêt*, lors qu'il eût l'imprudence de paroître à la *Cour* avec un *Habit*, qu'il avoit le jour précédent. Depuis lors ses affaires allèrent en *décadence* ; il survint, outre cela, une *Dispute* entre les *Sécretaires du Roi*, sur la tournure d'une phrase, l'affaire traina en longueur ; on se ré-

froi-

froidit, & *Toral* fût oublié, en moins de tems qu'il n'avoit été connu.

Un des principaux Sages de la Nation la reprit vivement sur cette faute; on la reconnut; Mais *Toral* étoit parti; & l'envie ne prit pas de le rapeler.

Après dix jours de marche, il étoit arrivé au de là des Frontières de *Farnec*, dans une Ville dont les Habitans descendoient des *Léthéviens* *, & des *Goballores*, Peuples dont la simplicité alloit jusques à la rudesse; & qui pour conserver leur liberté, avoient poussé la Valeur jusques à être féroces. Ils vouloient penser bien, & pour cet éfet ils cherchoient à penser come les *Alnobiciens*; ils vouloient, pour leurs manières & leurs ajustemens, sortir de leur simplicité; il prenoient en cela les *Farnéciens*, pour Modèle. Cette couche de Mœurs étrangères, étoit come un Vernis, qui ne prend pas bien sur un ancien fond, & qui s'en sépare en quelques endroits. Ce qui faisoit, dans la Ville dont je parle, un contraste fort singulier, de Citoïen à Citoïen; mais plus singulier encore, quand on voïoit le même Home, parler come un *Alnobicien*, s'habiller come un *Farnecien*, & agir come un *Goballore*.

P p 4

Heu-

* Ce sont les Peuples de la partie la plus montueuse de la *Scitbie*.

Heureusement pour les Citoïens de
 (On en a perdu le nom) ils aprirent que *Toral*
 avoit réuffi en *Alnobi*, & ils n'aprirent point
 qu'il avoit été congédié en *Farnec*. Ils le re-
 çurent donc à bras ouverts; & l'Edit qui
 avoit été publié en *Alnobi* fût unanimément
 confirmé.

A une Journée de là feulement *Toral* se
 trouva fur les Terres de *Léthévie*, dans une
 Ville émule de la précédente; mais qui avoit
 retenu d'avantage de la pauvreté & des
 mœurs anciennes. Quand on anonça l'ar-
 rivée du Médecin Arabe, fes Ennemis,
 (car quand est-ce que le mérite n'en a pas
 eu?) fes Ennemis répandirent qu'il apor-
 toit avec lui un moïen sûr de rendre malade;
 que même, sous prétexte de guérir cette
 Maladie, dont j'ai parlé, il la répandoit au
 loin, & d'autres acufations, qui dénatur-
 roient tellement la vérité qu'on ne la recon-
 noiffoit plus.

Auffi tôt les Femmes prirent parti contre
Toral; Elles firent entendre aux Homes,
 dans le Conseil de qui elles dominoient sou-
 vent, qu'on ne pouvoit admettre *Toral*, fans
 trahifon. Les bons Maris effuièrent des
 perfécutions; les Amans furent menacés de
 cruautés; & l'on se vit obligé d'affembler à
 ce fujet un Conseil extraordinaire. Les uns

y étalèrent les raifonemens de leurs Femmes; les autres y répétèrent les Harangues de quelques Prêtres fuperftitieux; quelques uns même y détaillèrent les fcrupules des Laboureurs & des Efclaves. Mais ni les uns, ni les autres ne dirent point qu'ils parloient d'après autrui, croiant qu'il y eut moins de foibleffe à mal penfer, qu'à penfer come les autres.

Les plus fages cependant dirent, qu'il ne faloit pas chaffer *Toral*, fans lui avoir parlé. L'Avis fût fuivi. Deux des principaux prirent leurs Robes bigarées, qui font dans ce Pais là les Habits de cérémonie, & fe députèrent auprès de l'Etranger.

„ Favori de la Nature, *lui dirent-ils*, Sage
 „ Ami des Puiffances de l'Air, Abîme de
 „ Science, puiſſe vôte arrivée vous être
 „ avantageuſe & à nous ! Aiant appris que
 „ vous venés nous faire part d'un Secret,
 „ qui a été bien reçu en diférens Pais,
 „ Nous venons vous dire à ce fujet, que
 „ nous ne nous fions point aux Expériencés
 „ des autres, & que nous n'en voulons
 „ point faire nous mêmes. On dit d'ailleurs,
 „ que vous nous aportés des Maux infailli-
 „ bles, & nous n'en voulons point rece-
 „ voir. Ainſi nous vous prions de reſter
 „ peu au milieu de nous, & de ne vous

„ communiquer avec personne. Si cependant
 „ quelqu'un de nos Citoyens vouloit faire
 „ l'épreuve de vôtre Science, nous vous
 „ le permettons pourvû que vous restiés
 „ en fermé chez lui. Paix vous soit.

„ Vénérables Pères, répondit Toral, je ne
 „ viens point vous apporter la santé malgré
 „ vous. Jé ne voudrois pas répandre une
 „ Maladie, quand je le pourrois, & que
 „ vous le souhaiteriés. Puis que vous l'é-
 „ xigés, je consens à me séquestrer chez
 „ celui de vos Citoyens qui le voudra. Que
 „ le Ciel vous done la force, la santé & la
 „ sagesse qui vous sont nécessaires.” Peu de
 „ tems après on vit. . . . Les choses changé-
 „ rent de face. . . . Les Femmes reconurent. . .
 Ici finissent mes Mémoires sur *Toral Mé-*
decin ; J'en ai encore sur *Toral Philoso-*
phe. FIN.

O

Gratum est quod Patriæ civem populoque dedisti *.

JUVEN.

ME voilà dans le cas : Je suis Père. J'ai
 donné un Citoyen à l'Univers, ma Patrie.
 En doutés-vous, Lecteur ? Lisés cette Lettre,
 que

* *La Patrie & le Peuple vous rendent grâces de leur avoir doné un Citoyen.*

que je viens de recevoir, come je fermois mon Paquet, pour l'envoier à la Presse.

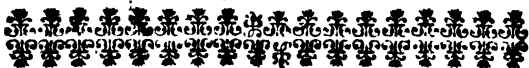
QUE vous êtes admirable, **M O N S I E U R** **L E S P E C T A T E U R !** Vous inconu, vous dont je ne fais pas le nom, vous que vraisemblablement je n'ai jamais vû, vous me faites Mérc ! Vous vous étonés du Compliment, & voilà peut être une Galanterie, que vous ne vous conoissiés pas. Quoi donc ? Seriés vous le seul Auteur, qui oubliât ses Ouvrages ? Ne vous souvenés vous plus de ce Discours où vous faisiés des plaintes amères sur la négligence des Gens mariés à augmenter leur Famille * ? Eh bien, c'est de vôtre Discours, que je suis enceinte, & dans six Mois je vous done un Enfant. M. R. mon Mari fût si touché de vos raisons..... En un mot, *Monsieur*, je le répète, vous êtes un Home admirable. Et malgré que vous en aiés, vous êtes Père. En cette qualité, je prétens que vous me doniés des Conseils sur les ocupations que je dois doner à mes deux Aînés, que je destinois à vivre de leurs Rentes.

Come

* C'est le III^{me}. Discours ; Journal Helvt. de Février p. 165.

Come les Loix attribuent souvent les Enfans à ceux qui n'y ont que la moindre part, il faudra bien que le nôtre porte le nom de M. R. Il ne me reste, pour le rendre à son véritable Père, que de vous prier d'en être le Parrain. Venés, *Monsieur*, passer à **** les derniers Jours de cette Année, & les premiers de la suivante, vous aurez un témoin vivant de vos succès. M. R. qui rit derrière ma Chaise des folies que je vous écris, se joint à moi pour vous en prier; Il n'est point jaloux de cette Paternité spirituelle; *prenez le titre, & laissez lui la rente.* Adieu, *Monsieur*, il me tarde que ces six Mois soient écoulés. Je suis &c.





E X T R A I T

D'un Livre intitulé : *Recherches sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes , & sur quelques autres Sujets , relatifs à l'Histoire de la Végétation.* Par CHARLES BONNET, de la Société Royale de Londres, & de l'Acad. de l'Institut de Bologne &c. A Göttingue & Leide, chez Elie Luzac, Fils. 1754. pag. 343.

L Es Objets de la Nature qui paroissent d'abord peu intéressans, le deviennent infiniment, lorsqu'ils trouvent un Observateur exact, un habile Physicien, un judicieux Philosophe. Un tel Home fait faire remarquer, dans ces Objets, une beauté, un Art, une industrie, que des yeux vulgaires & inatentifs n'auroient jamais sù découvrir, quoi qu'ils s'arrêtent souvent sur ces Objets. Il apprend à reconoitre, jusques dans ces petits détails de la Nature, cette Main habile, qui a fait & formé tout ce qui existe. Il aime à apercevoir & à faire briller, aux yeux des Homes, les traits de la Sagesse infinie du Grand Architecte de cet Univers, dans le Mécanisme des Corps même qui

qui échappent presque à nos regards ! C'est là sans doute , l'idée principale , qui soutient un tel Observateur , dans une Etude pénible par elle même , & qui deviendroit affés inutile , s'il ne se proposoit pas un tel but. Il faut laisser agir tranquillement la Nature , sans l'épier aussi attentivement , si l'on ne veut pas remonter à son Auteur. La Curiosité seule ne devient pas une Raison suffisante ; il est des Objets plus importans , plus dignes d'ocuper l'Homme pendant le court Espace de tems qu'il existe sur cette Terre. Ce sont là les Réflexions , qui se sont présentées à mon Esprits , à la lectures du Titre du Livre nouveau , dont je me propose de doner l'Extrait. L'Auteur , Mr. *Bonnet*, illustre Membre de plusieurs Académies , s'étoit déjà fait conoitre dans le Monde Littéraire , par son *Traité sur les Insectes*. L'Ouvrage qu'il vient de doner au Public , soutient la réputation qu'il s'étoit acquise par le prémier. On y trouve toujours l'Observateur curieux & attentif , rien n'échape à ses regards ; le Phisicien consommé ; ses Hypothèses sont toujours ingénieuses & vraisemblables : Les Amateurs de l'*Histoire Naturelle* trouveront amplement , de quoi se satisfaire dans cet Ouvrage.

Mr. *Bonnet* nous apprend d'abord dans sa
 pré-

préface, que l'ardeur avec laquelle il s'étoit livré à l'étude des *Insectes*, aiant fatigué ses yeux, il avoit été forcé de l'interrompre, & que privé parlà de ce qui avoit fait jusques là ses plus chères délices, il avoit cherché à se consoler en changeant d'objet; „ Je me „ suis tourné, dit-il, vers la Physique des „ Plantes, sujet moins animé, moins fécond en découvertes, mais d'une utilité „ plus généralement reconue. ”

L'Auteur nous apprend ensuite que Monsieur *Soubeyran* a desliné toutes les Planches de son Ouvrage, & quelles ont été gravées par Monsieur *Wandelaer*; c'est assés en faire l'éloge que de nommer de tels Maitres en fait de Dessin & de Gravure; l'exécution a parfaitement répondu à ce que l'on en pouvoit attendre. Mais, come le dit fort bien nôtre Auteur, les Dessins les plus parfaits n'égalent pas la Nature; c'est elle qu'il faut surtout consulter. „ Je souhaiterois, ajoutat- „ il, d'inspirer ce désir à mes Lecteurs, & „ de les porter à chercher dans la Campagne, les Originaux dont je ne leur done „ que les Copies; ils vériferoient ainsi mes „ Observations en se promenant. Les Promenades seroient ainsi des Sources d'Instruction si l'art de voir étoit plus comun; „ il comence à le devenir, & servira à distinguer nôtre Siècle.

Cet Ouvrage contient 5. Mémoires. Dans le 1er. il s'agit de la *Nutrition des Plantes par les Feuilles*. Dans le 2me. de la *Direction & du Retournement des Feuilles*; & à cette occasion, de la *Perpendicularité & du Repliement des Tiges*. Le 3me. traite, de l'*Arrangement des Feuilles sur les Tiges & sur les Branches*, & de celui qu'on observe dans quelques autres parties des Plantes. Le 4me. de quelques singularités des différentes parties des Plantes & principalement des Feuilles. Le 5me. contient des nouvelles Recherches sur les Feuilles des Plantes &c. & une confirmation des Recherches précédente. Ces Mémoires sont tous fort intéressans. Nous nous bornerons aujourd'hui à doner un Extrait du premier, qui traite de la *Nutrition des Plantes par les Feuilles*.

Monsieur Hales a démontré, dans sa *Statique des Végétaux*, qu'entre les usages des Feuilles, celui d'élever le Fluide nourricier est un des principaux & des mieux constatés par diverses Expériences; mais la préparation de ce Fluide, l'introduction de l'air dans le corps de la Plante, & la Succion des particules aqueuses, répandues dans l'Athmosphère, sont d'autres fonctions qu'on a attribuées aux Feuilles, sur des faits qui n'ont pas été jusqu'ici assez aprofondis; c'est en ce dernier genre que Mr. Bonnet a fait de Nouvelles

velles Recherches ; il nous apprend, qu'il y fût porté par une Conversation qu'il eût avec l'illustre Monsieur *Calandrini*, dont il nous raporte le précis.

On distingue dans les Plantes, la Surface *supérieure*, & la Surface *inférieure*. La première est ordinairement lisse & lustrée ; Ses Nervures ne sont pas faillantes. La 2me. est pleine de petites aspérités, ou garnie de poils courts ; ses Nervures ont du relief, & sa Couleur est toujours plus pale que celle de la Surface supérieure. D'où vient cette différence, demandoit Mr. *Calandrini*? Come la Rosée monte de la terre *, la Surface inférieure des Feuilles, auroit-elle été principalement destinée à pomper cette Vapeur? C'est cette ingénieuse Conjecture que Mr. *Bonnet* cherche à vérifier. Voici l'Expérience qui lui parût propre à décider la question. Elle consistoit à poser sur la superficie de l'Eau contenue dans des Vases, plusieurs Feuilles d'une même espèce, de façon, que les unes fussent humectées dans leur surface supérieure, les autres dans la surface opposée. Pour faire avec succès cette expérience 1°. Il faut prendre, s'il est possible d'en avoir, des Vases dont l'ouverture imite la forme des feuilles. 2°. Prendre

Q q

à

* Mémoires de l'Acad. Roïale des Sc. 1736.

garde que les bords des Feuilles ne viennent à se mouiller, parce qu'ils sont comuns aux deux Surfaces; il faut pour cela que le bords de la Feuille outre passent un peu ceux du Vase. 3°. Ufer de la même précaution à l'égard du *pédicule*; il ne faut pas qu'il soit humecté. 4°. Il faut prendre les Feuilles les plus vertes, les plus Saines, & les moins éloignées de leur parfait accroissement. 5°. A mesure que l'Eau s'évapore, il faut en mettre de nouvelle, avec une petite Seringue, afin de n'être pas obligé d'oter la Feuille de dessus son Vase. 6°. Il ne faut point juger de l'état de la Feuille par ses bords, lesquels ne comuniquent pas immédiatement avec l'eau du Vase.

Ces précautions indiquées, l'Auteur range sous *deux classes* ses Expériences; La 1ere. comprend les Expériences qu'il a faites sur les Feuilles des *Herbes*; la 2me. celles qu'il a tentées sur les Feuilles des *Arbres* & des *Arbrissaux*.

Quatorze espèces d'Herbes ont fourni à ses Essais. Le *Plantain*, le *Bouillon blanc*, le *Pied de Vau*, la *grande Mauve*, &c. Entre ces espèces, il y en a eu 6. dont les Feuilles ont vécu à peu près aussi long-tems, de quelque côté qu'elles aient pompé l'Eau; Ces espèces sont les *Pied de Vau*, le *Haricot* &c. Dans 6. autres espèces, la Surface supé-

rieure des Feuilles a parû plus propre à recevoir ou à tirer l'humidité, que la surface opposée. C'est ce qui a parû sur tout dans l'*Ortie*, le *Bouillon blanc*, & l'*Amarante à Feuilles pourpres*.

L'Auteur raporte en détail le résultat des Expériences sur chacune de ces Espèces d'*Herbes*; nous nous contenteront d'en avoir indiqué le résultat général.

Les Feuilles du *Soleil* ont ofert à Mr. *Bonnet* un fait assez curieux, qu'il raporte, & que je vais abréger. Il avoit mis de ces Feuilles sur des Cloches de verre pleine d'eau; trois jours après, elles avoient perdu leur consistance, & leur lustre; elles étoient couchées sur l'ouverture des Vases, come l'auroit été un linge mouillé: Le jour suivant, toutes ces Feuilles étoient relevées, fermes, & d'un beau verd; L'Expérience réitérée eût le même succès; il n'y eût point de différence à cet égard entre les Feuilles posées sur l'eau par leur surface inférieure à celle qui l'avoient été par leur surface supérieure. Comment expliquer un tel Phénomène? Ici le Naturaliste se montre ingénieux Physicien. La Transpiration fait d'abord perdre à ces Feuilles plus de Sucs qu'elles n'en reçoivent par les Pores très fins de la surface humectée; les Vaisseaux moins remplis

se relachent & se rident ; leurs Membranes ne réfléchissent plus la lumière avec la même vivacité ; bien-tôt la Feuille est sans consistance & sans couleur ; mais l'eau s'insinuant peu à peu dans les Porcs de la surface qui lui est opposée , pénètre les Vaisseaux & les remplit enfin entièrement ; alors la Feuille reprend son lustre & sa consistance ordinaire. Quoi que cette explication m'ait d'abord paru toute simple, j'objecterai cependant à Mr. *Bonnet* , que , si elle est fondée , toutes les Feuilles doivent offrir le même Spectacle , puisque la Transpiration doit , dans toutes , operer le même effet. La différence ne viendrait elle point de la différente contexture des Feuilles, ou de leurs différentes forces attractives relativement aux particules de l'eau ? C'est à notre Auteur à le décider.

Les Expériences sur les Feuilles des *Arbres* & des *Arbrisseaux* embrassent 16. espèces ; le *Lilac*, le *Porrier*, la *Vigne* , le *Tremble* &c. De toutes ces Espèces , le *Lilac* & le *Tremble* sont les seules où la surface supérieure des Feuilles ait paru égaler l'inférieure en aptitude à pomper l'humidité ; dans toutes les autres celle-ci l'a emporté sensiblement à cet égard sur celle-là. L'Auteur entre encore ici dans des détails ; je ne rapporterai qu'un seul de tous ces résultats. Des Feuilles du *Meurier blanc* ,

blanc, qui pompoient l'eau par leur surface supérieure, se sont fanées dès le 5 me. jour; & celles de ce même Arbre qui la pompoient par leur Surface inférieure, se sont conservées très vertes pendant près de 6. mois.

Mr. *Bonnet* avertit ceux qui voudroient tenter ces mêmes Expériences, de prendre, come lui, des Feuilles, qui aient atains, où à peu près, l'age de maturité; sans cette précaution, les résultats ne pourroient pas être tels que les siens. Suivons encore nôtre Auteur dans ses Observations.

Quoique les bords des Feuilles se desséchent & périssent pour l'ordinaire, avant le reste de la Feuille, parce qu'ils n'ont pas une comunication immédiate avec l'eau, on voit cependant des Feuilles, come celles du *Meurier blanc*, où ils se conservent très sains des Semaines & même des Mois. D'où il faut conclure, qu'il y a une étroite comunication entre toutes les parties de la Feuille, par le moien de laquelle les Sucs peuvent s'y répandre & l'entretenir.

Lorsque nôtre Auteur comença à réfléchir sur l'usage des Feuilles, une des premières Expériences qui se présentèrent à son Esprit, fût d'introduire dans des Vases pleins d'eau, des Rameaux de différentes Plantes, sans les détacher de leur sujet, & d'observer ce qui se

passeroit alors dans les Branches & dans les Feuilles de ces Rameaux. Il se servit de Rameaux de Vigne, qui appartenoient à un Sep, planté dans le milieu d'un Jardin. Dès que le Soleil comença à échauffer l'eau des Vases, il vit paroître sur les Feuilles des Rameaux, beaucoup de Bulles, semblables à des Perles; il y en avoit en moindre quantité sur les Pédicûles & sur les Tiges. La Surface inférieure des Feuilles étoit plus chargée de Bulles que la supérieure. Toutes ces Bulles disparurent après le coucher du Soleil, elles reparurent le lendemain avec lui, mais en moindre abondance que le jour précédent, quoi que la Chaleur fût la même; le 3me. jour il y en eût moins encore, enfin elles disparurent entièrement l'après midi.

Qu'est-ce que c'étoit que ces Bulles? C'étoit de l'air que les Feuilles séparent de l'eau en la pompant. Une Expérience le prouve démonstrativement. Mr. *Bonnet* fit bouillir de l'eau pendant trois quarts d'heure, afin de chasser l'air quelle contenoit. Il recommença l'expérience; le Soleil étoit ardent, il ne vit paroître aucune Bulle.

Les Bulles disparoissent à l'entrée de la Nuit, parce que l'air contracté par la fraîcheur, qui survient alors, cesse de former des Bulles sensibles.

Ce n'est que peu à peu & à la longue, que l'eau pénètre toutes les inégalités des Feuilles, & qu'elle parvient à surmonter la résistance de l'air, logé dans ces inégalités. De là, l'apparition journalière des Bulles. Leur nombre diminue continuellement d'un jour à l'autre, parce que l'eau gagne chaque jour plus de terrain sur les Feuilles.

Si la Surface inférieure se charge de plus de Bulles que la supérieure, c'est que la Ire. de ces Surfaces done plus de prise à l'air, par l'inégalité de son Tissu, laquelle inégalité augmente encore l'étendue de cette Surface. L'Auteur n'auroit-il pas pû ajouter, come il nous l'a fait remarquer, qu'en general la Surface inférieure a plus d'aptitude à pomper l'humidité que la Surface supérieure?

Au reste Mr. *Bonnet* remarque, que ce ne sont pas seulement les Feuilles plongées vivantes dans l'eau, qui s'y couvrent de Bulles; on n'en observe pas moins sur des Feuilles mortes. Ce fait démontre que les Bulles qui s'élèvent sur les Feuilles vertes, & qui végètent encore, ne sont pas, come on auroit pû le soupçonner, l'effet de quelque mouvement vital.

Nôtre Auteur examine ensuite cette Question; Les Plantes si semblables aux Insectes par la structure de leurs Trachées, périssent-

elles, come eux, lors qu'on les plonge dans l'Huile ?

Pour la résoudre, il a mis à l'épreuve plusieurs espèces de Plantes, soit *Herbacées*, soit *Ligneuses*, come la *Vinaigrette*, le *Noier*, le *Poirier*, &c. mais toutes ces Plantes ne l'ont pas également soutenüe. En général, les parties plus délicates, ou plus herbacées, ont souffert de plus grandes altérations, que les parties plus dures ou plus ligneuses. La Surface inférieure des Feuilles souffroit plus du contact de l'Huile, que la Surface supérieure. Le Vernis naturel dont celle-ci est enduite a semblé lui servir de défense. C'est ce dont l'Auteur s'est assuré par des Expériences, qui le conduisent à en rapporter plusieurs, faites par l'illustre Mr, du *Hamel*, & qu'il seroit trop long de placer dans cet Extrait; aussi bien que celles que Mr. *Bonnet* lui même a tentées, pour savoir, qu'elles seroient les impressions de l'Huile sur les Plantes & sur les Feuilles, lorsque cette liqueur s'introduiroit dans leur intérieur, par l'extrémité inférieure du Pédicule; & pour découvrir si les Vaisseaux du Pédicule ne sont pas trop fins, pour admettre une liqueur aussi épaisse. Ce que nous avons extrait de ce premier *Mémoire*, nous paroît suffisant pour faire connoître le mérite de cet Ouvrage, & pour
 inspi-

inspirer aux Amateurs le desir d'en faire la lecture. Que nous considerions l'Auteur, come Naturaliste, ou come Physicien, il nous paroît mériter les plus grands éloges. Il seroit seulement à souhaiter, qu'il eût rendu la lecture de son Ouvrage plus intéressante, par quelques réflexions, quelques conséquences déduites de ses Observations; il ne tenoit qu'à lui de nous procurer ce double plaisir.

G E N E V E.



P A R A L L E L L E

Des Auteurs du Siècle de LOUIS XIV. avec ceux du Siècle de LOUIS XV.

A Mr. G..... Pr.

EN relisant, M O N S I E U R, les Ouvrages du fameux *Voltaire*, que je lis toujours avec un nouveau plaisir, & une nouvelle admiration pour les talens de l'Auteur, je suis tombé sur une Epitre qui a pour Titre, *La Mort de Melle. Le Couvreur, excellente Actrice*. Cette Epitre finit par ces Vers.

*Des Lauriers d'Apollon dans nos stériles champs,
La feuille négligée est désormais stérile.
Dieux ! Pourquoi mon País n'est-il plus la Patrie
Et de la Gloire & des Talens ?*

Quoi ! ai-je dit en moi même, les Lauriers d'*Apollon* font-ils entièrement flétris en *France*? Seroit-il possible que ce Roïaume eut perdu, en si peu de tems, sa réputation & sa gloire, en ne cultivant plus les talens, & en laissant stérile un Terrain qui a porté de si belles Fleurs & de si beaux Fruits, sous le Règne de *Louïs XIV*? Quelque confiance que j'aie en Mr. de *Voltaire* je me suis un peu défié d'un jugement qui m'a paru précipité & partial. Ce célèbre Ecrivain ne ressembleroit-il point, à cet égard, à ces Gens qui par mauvaise humeur décrivent toujours leur Siècle, en l'abaissant fort au dessous des Siècles précédens, & qui s'écrient sans cesse, *Le Monde come il va!*

La *France* a t-elle donc décliné, avec les Arts qu'elle a entraîné dans sa chute? Les Homes qui l'habitent auroient-ils dégénéré? Pourra-t-on dire d'eux ce qu'*Horace* a dit des Ancêtres des *Romains* à l'égard des Mœurs, & que, Mr. de *la Motte* a traduit ainsi,

*Nos Pères plus méchans que n'étoient nos Aïeux,
Ont eu pour Successeurs des Enfants plus coupables
Qui seront remplacés par de pires Neveux.*

Come cette acufation m'a paru importante, il m'a pris envie de l'examiner, & de comparer pour cela nos Richesses Littéraires

raires avec celles du Siècle passé. Cet Examen sera court, & come les Gens riches ne peuvent pas calculer au juste tous leurs Trésors, j'avertis d'avance, qu'il m'échappera bien des choses.

Je comencrai par les hautes Sciences. Le Siècle de *Louis XIV.* a vû naître ou mourir *Descartes, Mallebranche, Cassini, Homberg, Tournefort,* &c. mais ce Siècle ci a été illustré par les Ouvrages & les Découvertes des *Neutons, des Leibnitz,* & pour venir aux Savans qui apartiennent à la *France,* nous avons encore Mrs. de *Reaumur, de Jussieu, de Mayran, Nollet, de Maupertuis, de Buffon,* & le célèbre Mr. de *Montesquieu,* Auteur de l'Esprit des Loix, Ouvrage immortel. Que n'aurois-je pas à dire de Mr. de *Fontenelle,* & de Mr. de *Voltaire,* lui même, qui ont travaillé avec succès dans tous les Genres, come si leur Esprit se fut multiplié, & que leur Génie se fut étendu, en parcourant la Sphère des Connoissances humaines. Pour l'Histoire, n'avons nous pas Mr. l'Abé de la *Bleterie* qui a doné une excellente Histoire des Empereurs *Julien & Jovien?* N'avons nous pas l'Illustre Président *Henault,* dont la *Chronologie,* sur l'Histoire de *France,* est si estimée? N'avons nous pas enfin, l'*Encyclopédie* Ouvrage immense, qui embrasse tous les Arts, & toutes les Sciences;

vaste Edifice, dont on n'admire pas moins la forme & l'élégance que le fond & le Plan. J'ai presque oublié le Sage *Rollin*, & l'ingénieux *Pluche*.

Pour faire valoir le Siècle de *Louis XIV*, on nous cite, avec beaucoup d'emphase, *Corneille*, *Racine*, *Molière Despréaux*, & la *Fontaine*; On ne peut disconvenir que ce ne fussent de grands Homes, & des Poètes du premier ordre; mais la nature ne s'est pas épuisée en les formant. Si elle ne nous a pas rendu des Génies du même ordre, des Ecrivains dans le même genre, elle nous a donné à peu près l'équivalent; elle se plaît à diversifier ses Ouvrages, & à varier les talens. Infinité dans ses Plans, elle ne l'est pas moins dans l'exécution. La *France* a été ornée, dans le *XVII. Siècle*, de plusieurs Ecrivains qui ont immortalisé leur Nom, & fait la gloire de leur País, mais le *XVIII. Siècle* a été embéli des Productions de leurs Successeurs, & la Patrie jouit encore de leurs Travaux & admire leurs Talens. Après *Cinna* & *Polieucte* *, après *Phèdre* & *Atalie* ** nous comptons *Electre* & *Zénobie* †. Si nous n'avons plus *Molière* & *Regnard*, il nous reste Mrs. de la *Cbauffée*, *Nericault Des-touches*,

* Tragédie de *Pierre Corneille*. ** Tragédie de *Racine*. † Tragédie de Mr. *Crébillon*.

touchés, *Boissi*, *Marivaux* & *St. Foix*. La *Fontaine*, & son *Ami Chapelle*, ont été remplacés par *Mr. Gresset*, Ingénieur Auteur du *Ver Vert* & de la *Chartreuse*. L'illustre *Despréaux* semble avoir laissé sa Lyre, & son Génie satirique au fameux *Roussseau*, qui le regardoit, come son Maître, & qu'il a surpassé dans l'Ode, dans la Cantate, & peut-être dans l'Epigrame. *Mr. le Franc*, premier Président à *Montauban*, Ami & Emule de *Roussseau* la suiwi de près; dans ses Hymnes il n'est pas moins propre au grand qu'au pathétique; il n'est pas moins capable de s'élever au sublime, qu'à exprimer des sentimens tendres. Après avoir soupiré les Amours infortunées de *Didon*, renonçant a des *Airs* prophanes, il sanctifie sa Muse, en célébrant les bienfaits & la Grandeur de l'Être suprême.

Il montre l'Univers lui rendant ses hommages :
Et le Néant forcé d'enfanter des Ouvrages.

Ceci me rapelle les Poèmes didactiques, & si on peut le dire, sacrés, de *Mr. Racine* le Fils, qui n'a pas moins hérités des talens de son Père que de son Nom. *Mr. l'Abé de Bernis*, aujourd'hui Ambassadeur de *France* à *Venise*, n'a pas crû, non plus que *Mr. le Duc de Nivernois*, déroger à sa haute Naissance, en se délassant dans le sein des Muses,
 des

des travaux, les plus importants. Les Génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au dessus. *Après tout, dit Mr. de Fontenelle, c'est peut être une erreur de regarder les Sciences & les Affaires come si incompatibles : Les Affaires politiques peuvent se réduire a des combinaisons délicates que les Esprits d'une certaine trempe saisissent aisément, dès qu'ils ont les Matériaux nécessaires.*

Vous voies, Monsieur, que nôtre Siècle n'est pas aussi pauvre que Mr. de *Voltaire* l'a publié : Cependant il est bien difficile de se fraier de nouvelles routes. Croions en Mr. de *Voltaire* lui même,

*Heureux qui les premiers marchent dans la carrière;
N'y fissent-ils qu'un pas leurs Noms sont publiés.
Ceux qui trop tard venus la franchissent entière
Demeurent oubliés.*

Cette dernière Pensée n'est pas tout à fait vraie : Les meilleures Tragédies de *Corneille* & de *Racine* ne font pas oublier *Zaire* & *Merope* de *Voltaire*, on n'épuise pas tellement ses larmes à la représentation des unes, qu'on n'en verse encore à celle des autres.

La Critique amère que Mr. de la B**** & quelques autres Censeurs ont fait de Mr. de *Voltaire* ne sauroit subjuguier mon Jugement.

On

On admire ses Ouvrages , mais par une forte de malignité , on tâche d'avilir sa Personne ; come si nous avions quelque droit sur ses Mœurs & sur sa conduite. Lors que je lis *Rousseau* & *Voltaire* , je me crois apellé , non à chercher leurs défauts , mais à profiter de leurs Talens & de leurs Lumières ; aller au de là , c'est vouloir faire briller son Esprit au dépens de son Cœur & de son Jugement.

Pour vous , *Monsieur* , apellé par vôtre Vocation , mais plus encore par vôtre Génie , à vous élever aux plus hautes Connoissances , vous admirés tout ce qui est excellent , sans mépriser ce qui ne l'est pas : L'étude de la plus sublime Théologie ne vous rend que plus modeste. Je crois vous voir déjà déployer toutes les Richesses de l'Eloquence pour en exprimer les grandes & importantes Vérités : Mais j'espère que vous n'oubliés pas que l'Eloquence & la Poésie sont Sœurs , & que dans vôtre délassement , vous vous ferés un plaisir de descendre quelquefois sur le Parnasse pour y cueillir quelques Fleurs.

La belle est aimable Epitre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser dans le Journ. Helvét. de Sptemb. 1753. fait moins mon éloge , que celui de vos talens. Je voudrois
mé-

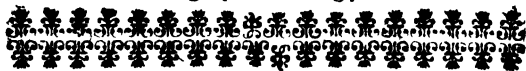
mériter vos Louanges, mais, l'art délicat avec lequel vous les assaisonnés vous rend digne de celles des Conoisseurs. Continués, *Mon cher Ami*, à aimer la Poésie, & à la cultiver. Mais ramenez la à sa première destination.

*Plus d'autres ont paré le Vice
Plus il faut orner la Vertu.*

Je vous invite à doner au Public ce Poëme sur la Raison, que vous m'avez fait la grace de me montrer. En venant dans mon petit Hermitage vous avez vû quelquefois les Vents soulever les Flots, & le Pilote les faire servir à conduire sa Nacelle au Port. Image fidèle des Passions & de la Raison; elles mettent tout en mouvement: Il semble qu'elles vont exciter d'affreuses Tempêtes; mais la Raison les modère; & les fait servir au bien Public, & au bonheur des Particuliers. C'est ce que vous exprimés avec noblesse & énergie; la Poésie, qui entre les mains de quelques frivoles Ecrivains n'est que la Langue profane des Homes, est dans les vôtres la Langue des Dieux.

Je suis &c.

J. B. T.



DISCOURS

Sur la PATIENCE.

ON a déjà vû, dans ce Journal , plusieurs Discours sur des Sujets de Morale. Il est bon de justifier , de tems en tems auprès du Public, le choix que l'on fait de ces Matières.

Déjà on ne sauroit rien choisir de plus intéressant , & qui soit en même tems à la portée du plus grand nombre des Lecteurs. En général attaquer les Vices, redresser , corriger les Mœurs, c'est un Objet qui intéresse , non seulement nos Concitoyens, mais les Nations étrangères , & les Générations, qui sont à naitre.

Il est vrai , qu'on nous objecte , que tout a déjà été dit , il y a long-tems , en Matière de Morale , & que nous ne saurions rien proposer de nouveau. Mais Mr. Fréron y a fort bien répondu , dans une de ses Feuilles Périodiques.

„ Quand même , *dit-il* , on ne diroit pas
 „ des choses absolument neuves , il est cer-
 „ tain que bien des Réflexions , quoi que
 „ déjà faites , seront encore nouvelles ,
 „ pour une infinité de Lecteurs , qui n'ont

„ jamais ouvert un Livre de Morale , dès
 „ qu'il leur a parû un peu étendu , mais qui
 „ entreprendront une lecture d'un demi
 „ quart d'heure. Ils y trouveront des pen-
 „ sées , qui tourneront aussi bien au profit
 „ de leurs Mœurs , que si elles n'avoient ja-
 „ mais été dites ou écrites... Ajoutés à
 „ cela , qu'en cherchant à perfectioner les
 „ Mœurs des Homes , on épure quelquefois
 „ les siennes. En les excitant à la pratique
 „ d'une Vertu , on s'y excite soi même *.

Je me trouve dans le cas. La Patience
 sur laquelle j'écris aujourd'hui , me devient
 absolument nécessaire. Je possèdois un
 Fond , dans un lieu , assez voisin de ma
 Patrie , & j'y avois passé la plus grande par-
 tie de ma vie. Je m'y livrois aux plaisirs
 champêtres & à l'étude. J'y trouvois égale-
 ment l'utile & l'agréable. Mais ce Village ,
 dont le séjour me plaisoit si fort , & quel-
 ques autres Voisins viennent d'essuier une
 fâcheuse catastrophe. Par une révolution
 inopinée , ce District , a changé de nature ,
 & pour le temporel , & pour le spirituel.

Nos sages Conducteurs n'ont pas pû pa-
 rer le coup. Après avoir long-tems luté con-
 tre les flots , en habiles Pilotes , ils n'ont
 point

* Lettres sur quelques Ecrits du tems , 24.
Juillet 1753.

point vû d'autre expédient , pour éviter le Naufrage, que de jeter une partie des Marchandises dans la Mer. Ma *Pacotille* s'est trouvée parmi les Efets facrifiés au salut public. Il ne me reste d'autre remède à ce mal, que celui que me pourront fournir quelques Réflexions Philosophiques & Chrétiennes sur la Patience.

Il n'y a point de Vertu plus nécessaire à l'Homme que la Patience. Lors qu'il est malheureux, c'est le seul moien d'adoucir son fort, & l'on ne peut pas ignorer, que la Vie humaine ne soit traversée par bien des disgraces. On ne fauroit se mettre à couvert de bien des malheurs, qui viennent fondre sur nous, lors que nous y pensons le moins. Quelque répugnance que nous aions à souffrir ; c'est une espèce de nécessité pour la plûpart des Homes.

La Philosophie travaille, depuis longtems, à nous affermir contre les maux de la Vie. Les Stoiciens prirent autrefois, pour cela, une route des plus singulières. Ils essayèrent de prouver à ceux qui souffroient des douleurs aiguës, que leur Corps étoit pour eux quelque chose d'étranger. Pour étoufer les plaintes innocentes de la Nature, ces Philosophes orgueilleux ont prétendu, que l'on pouvoit se vaincre jus-

qu'à conserver toute sa tranquillité au milieu des tourmens. Ils cherchoient, dans l'insensibilité, un asile contre la douleur & les revers de la Vie. Mais en voulant concentrer le mal dans leur intérieur, ils trouvèrent le moyen de le rendre encore plus vif & plus douloureux. La Patience suppose, que nous sentons nos maux, mais en nous les laissant sentir, elle nous élève au dessus de nos souffrances. Il ne faut pas s'imaginer, qu'elle ôte à la douleur toute son activité & toute sa pointe. C'est beaucoup qu'elle puisse l'éteindre. Nous ne devons pas lui demander d'avantage.

La Raison est déjà d'un grand secours pour acquérir cette Vertu. Il ne faut pas trop attribuer à cette Faculté, mais aussi on ne doit pas trop mépriser les lumières qu'elle peut nous fournir. Dans tous les Siècles, on a vu quelques bons Esprits, qui, avec le secours de la Philosophie, ont calmé leurs inquiétudes, & qui dans les plus grandes afflictions ont su conserver la tranquillité de l'Âme.

On a dit, que l'Âme pouvoit être regardée comme le Pilote du Corps. Ses fonctions sont donc de ne point abandonner le Gouvernail, quelle que soit la force des Vents & de la Tempête. Il s'agit de conserver cette

tran-

tranquilité, cette supériorité de l'Esprit, qui est proprement le caractère de la Patience. Il n'y a point de mal, qu'elle ne puisse adoucir; parce qu'elle nous conserve cette présence d'esprit nécessaire, pour faire de sages Réflexions. Il est vrai qu'un Homme, qui essuie une violente disgrâce peut être terrassé par ce coup imprévu. Il en est d'abord étourdi, mais en suite il reprend ses esprits, & appelle la Raison à son secours.

La 1ere. Réflexion qu'elle lui fournit, c'est que nous ne devons point être surpris, s'il nous arrive quelque disgrâce, pendant le cours de notre Vie. C'est le sort des Hommes, tant qu'ils sont sur la Terre.

La Raison, nous fournira des Réflexions plus particulières. Elle nous dira, que quand le mal est inévitable, il ne nous reste qu'à prendre notre parti, & à endurer de bonne grace, s'il est possible; que ça été la ressource de presque tous les sages Païens.

Il n'y a que deux manières de prendre les Maux inévitables de la Vie, ou avec patience, ou impatiemment. Si vous ne vous accommodés pas de l'avis qu'on vous donne, que le plus sage parti est de souffrir sans murmurer, que gagnerez vous, en vous livrant aux accès, aux agitations de l'Impatience? Par là nous redoublons nos Maux. Ces efforts,

que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfoncent d'avantage. L'Amour se déchire elle-même, par cette nouvelle agitation. Les inquiétudes, les murmures ne sauroient nous soulager. Tout Homme qui s'emporte aggrave son mal, & son impatience ne sert qu'à le faire souffrir d'avantage.

En nous laissant aller à notre vivacité, nous ne réparerons pas les pertes, que nous avons faites, & nous aurons encore à endurer les impressions facheuses de notre emportement.

Le meilleur parti à prendre, c'est de s'exciter à souffrir patiemment. Pendant la crise de la douleur, méditons cette belle maxime d'Horace,

*Levius fit patientia
Quicquid corrigere est nefas.*

Les Maux auxquels on ne peut pas apporter de remède, s'adoucisent par la Patience. Joignons y cette autre Réflexion du même Auteur, *Non si male nunc, & sic olim eris.* Si nous sommes à présent malheureux nous ne le serons pas toujours.

Si nous souffrons, c'est souvent par notre faute, & nous ne devons nous en prendre qu'à nous mêmes. La plus grande partie des Hommes ont travaillé à s'attirer les Maux dont

dont ils se plaignent. Les Maladies auxquelles ils se voient exposés font le fruit de leur intempérance. S'ils sont pauvres, c'est le plus souvent parce qu'ils ont dissipé mal à propos leur bien, ou parce qu'ils ne se sont pas appliqués à un travail honnête, pour en acquérir. Souvent une Vie, plus régulière & plus active, nous auroit épargné la triste situation où nous nous trouvons.

Mr. Formey, dans un de ses *Discours Moraux* sur la *Patience*, dit là dessus, que *ces reproches intérieurs ne font que rendre leurs gémissemens encore plus vifs*. J'en conviens, mais cette douleur ne doit pas se confondre avec l'impatience. S'il étoit permis de se plaindre vivement de ses Maux, ce privilège devoit être réservé à l'innocence. Mais d'un autre côté, c'est une grande consolation de souffrir sans qu'on se soit attiré soi même ses Maux.

Quand nous n'avons contribué en rien au mal qui nous afflige, nous devons recourir à cette Réflexion générale, c'est que la Vie humaine est ordinairement mêlée de Biens & de Maux. Nous ne devons pas être surpris, si nous sommes exposés à souffrir quelque chose. Notre état sur la Terre, est une alternative de bons & de mauvais Jours. Quelquefois la Prospérité & l'Adversité se

succèdent l'une & l'autre. On jouit de quelques Biens ; mais cette jouissance est traverfée, par diverfes Amertumes. Après la Santé, on fe trouve expofé à des Maladies.

Ce qui doit nous faire fupprimer nos plaintes, quand il nous arrive quelque difgrace, quelque diminution de revenu, par exemple, c'eft que, tout bien examiné, nous jouiffons encore de plufieurs autres avantages dont nous devons tenir compte. Peut-être qu'après l'accident, qui nous affige, fi nous calculons exactement, nous trouverons que le nombre des biens dont nous jouiffons, l'emporte encore fur les maux dont nous nous plaignons. Tel fe trouve fort malheureux & déplore fa fiteuation, qui poffède plufieurs biens, à quoi il ne fait aucune attention.

S'il ne les a pas aétuellement, ces biens, il en a joui précédemment, & il ne doit pas l'oublier. *Puis que nous avons reçu les biens, pourquoi ne recevrons-nous pas aufi les maux ?* C'eft la Réflexion de J O B, acablé de maux, qui parloit alors en Philofophe véritablement pieux *.

Quand après vingt ans de fanté, nous avons une Maladie de quelques jours, ou même de quelques Mois, devons nous compter

* Job II. 10.

compter pour rien cette longue fanté précédente ? Nôtre Corps a toujours été en bon état un grand nombre d'années, devons nous murmurer contre une legere Maladie, qui nous ataque depuis quelque tems ? Rien de plus juste, que cette compensation des Biens & des Maux, & quand on la fait, on doit être disposé à souffrir patiemment.

Les Maux de la vie peuvent avoir leur utilité; nouvelle raison pour nous les faire supporter. Les Payens, eux mêmes, ont reconu, que nous pouvons quelquefois en retirer de l'avantage. Un de leurs Poetes en rapporte un exemple bien digne d'attention. *Pompée, dit-il, avoit une Fièvre heureuse & desfrable pour lui; mais les vœux & les prières publiques l'emportèrent sur sa Maladie*.*

En éfet si *Pompée* étoit mort dans ce tems qui précéda les Guerres Civiles, il seroit mort sans avoir jamais éprouvé le moindre revers, ni à sa gloire, ni à son bonheur. Il seroit mort avec l'affection de l'Armée & du Peuple, il seroit mort chéri & honoré de sa République, & craint de toute la Terre. Ce grand Capitaine guérit de cette Maladie; Qu'en arriva-t-il? Il se vit engagé dans des Guer-

* Provida Pompeio dederat Cumpania febres Optandas, sed multæ Urbes & publica vota Vicerunt.

Juvenal Sat.

Guerres civiles tristes & cruelles. Lui qui avoit toujours été suivi de la Victoire, se vit vaincu, vit expirer la Liberté de sa République, ternir sa Gloire, flétrir ses Lauriers & triompher son Rival. Enfin il se vit assassiné lui même, par des gens, qui lui avoient les dernières obligations. Voilà ce qu'avoit en vue *Juvenal*, lors qu'il disoit: *La Cumpanie ne sembloit elle pas deviner le triste sort de Pompée, lors que pour l'en préserver, elle lui donna une bonne Fièvre. Ah! s'il en fût mort! Mais il en réchapa pour son malheur.*

Voilà, ce me semble, les meilleures Réflexions que la Raison puisse nous fournir, pour nous inspirer la Patience. On en tire quelques autres de la même source, mais qui ne sont pas toutes également solides. Dans la situation où je me trouve j'en ai ouï de toutes les sortes.

Vous devés prendre votre parti, m'a-t-on dit, le mal est sans remède. Un petit Particulier est nécessairement envelopé dans les Révolutions qu'éprouvent quelquefois les Etats. C'est un petit Tourbillon, qui est entraîné par un grand, & qui ne sauroit lui résister. Mais dire aux Malheureux, qu'il n'y a point de Remède à leurs Maux, ce n'est pas trop bien s'y prendre pour les leur faire

faire

faire supporter patiemment. Cette considération est plus propre à augmenter l'Affliction, qu'à la faire cesser. En voici une qui vaut mieux.

Vous êtes sur la fin de votre course, m'a dit une Personne fort sensée. La Mort viendra bientôt finir vos maux, & elle est peut-être plus près que vous ne croiés. Cette Réflexion vaut mieux, que la précédente, & il faut convenir, qu'elle est de quelque poids. C'est raisonner juste, que de dire à un Homme; sur tout quand il est déjà fort âgé, qu'il doit souffrir patiemment la situation facheuse où il se trouve, parce que la Mort viendra finir ses Maux.

Mais après tout c'est là une assez triste ressource, & si l'on ne consulte, que les lumières naturelles, ce raisonnement n'est pas trop propre à produire chez nous une parfaite résignation à notre état. Le meilleur expédient est donc de se tourner du côté de la Religion. Il n'y a qu'elle qui puisse étouffer les mouvemens d'impatience, qui s'élèvent si souvent chez nous. Il faut aller à son Ecole, pour nous former à la Patience. Les meilleures considérations, que nous a déjà fournies la Raison, prennent une nouvelle force entre ses mains, & elle en ajoute d'autres beaucoup plus efficaces.

La Raïson nous a déjà fait voir, par exemple, que nos Maux nous font quelquefois utiles; la Réligion nous fait sentir leur utilité par rapport a nôtre grand interêt, je veux dire pour le salut. Non seulement la Réligion adoucit nos maux, elle nous apprend meme a en tirer parti. Elle nous fait voir que nôtre vie sur la terre est un état d'épreuve. Dieu nous a placé ici bas pour nous former à la Vertu, & les Souffrances y sont fort propres. Il a ses vues sur chacun de nous quand il nous soumet a ces épreuves. Les Maux que nous souffrons sont des flots qui nous poussent vers le Port.

La Raïson nous dit que la Mort finit nos peines. La Réligion va plus loin, elle nous fait espérer de grands biens, au delà de la Mort. L'Home ne sauroit être tranquille quand il a fait de grandes pertes, à moins qu'on ne lui promette ce dédomagement. Sans l'espérance il reste toujours un vuide bien fâcheux dans l'ame.

La Réligion nous apprend sur tout que la bone Providence de Dieu conduit toutes choses. Le mélange du bien & du mal est inévitable dans ce Monde. Il faut qu'il y ait sur la terre des heureux & des malheureux. Si nous nous trouvons dans la Classe de ceux qui souffrent, disons nous dans les plus violentes

lentes crises qui pourroient ébranler nôtre Ame, si je suis affligé, Dieu a ses raisons pour me mettre dans cet état, & c'est pour mon plus grand bien.

Je ne fais qu'indiquer ces motifs à la Patience que nous fournit la Religion. J'ai déclaré quelquefois dans des occasions semblables que je ne voulois point empiéter sur les droits de la Chaire. Je laisse donc aux Prédicateurs à développer ces Réflexions Chrétiennes & à en faire sentir toute la force. Je vai finir par des beaux Vers d'un des plus célèbres Poetes François, pour faire voir que Dieu tire tous les jours nos avantages des pertes qui nous ont le plus affligés.

*Ainsi que le cours des Années
Se forme des Jours & des Nuits,
Le Cercle de nos Destinees
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel, par cet Ordre équitable,
Rend l'un a l'autre profitable,
Et dans ces megastites,
Souvent la Sageffe suprême
Sait tirer nôtre bonheur même
Du sein de nos Calamités.*

Il ne sera pas mal de joindre ici quelques Conseils que la Raison peut nous fournir, & que je ne crois pas que la Religion défavoue.

Il faut s'acoutumer à la Patience dans les plus petites choses, afin de se former insensiblement à cette Vertu. Nous devons apprendre à nous moderer dans les sujets de peu d'importance, pour nous acoutumer à souffrir patiemment des Evénemens qui demandent de la fermeté. Il nous arrive fréquemment de petits contretems, sur lesquels nous ne nous observons pas assez. Nous nous échaufons quoi que le sujet ne le mérite pas.

Une Dame chez qui l'imagination agissoit plus que la Raison & qui avoit plus d'esprit que de bon sens, débita un jour une Maxime toute opposée. Elle étoit naturellement fort impatiente. Les moindres bagatelles excitoient sa vivacité. Une Amie charitable entreprit de la corriger, & voici comment l'autre s'y prit pour faire l'apologie de ses petites impatiences. *La Patience, dit-elle, est une Vertu, qu'il ne faut appeler à son secours que dans de grands malheurs, que dans de longues maladies. Il faut la réserver pour les grandes occasions. C'est lui faire tort que de vouloir l'employer dans les plus petits accidens de la Vie.*

Ce raisonnement spécieux se réduit à ceci, qu'il est plus comode de suivre son humeur, que de s'y opposer continuellement. Mais
d'un

d'un autre côté, il faut convenir que les habitudes ne se forment que peu à peu, & que l'on doit comencer par ce qu'il y a de plus facile. L'art de souffrir demande nécessairement un apprentissage. Cette Vertu ne peut s'acquérir que peu à peu, & par un long exercice. Il faut pendant long-tems s'être fait quelque violence, pour parvenir à cette situation ferme & tranquile, que l'Écriture S^{te}. appelle *posséder son Ame par la Patience*.

Un Moraliste donne un autre Conseil, pour nous former à cette Vertu, que je ne crois pas qui soit aussi généralement approuvé que le précédent; il me semble au moins que pour être admis il a besoin de quelque éclaircissement. Cet Auteur dit d'abord fort sensément, que pour n'être pas surpris des disgraces qui nous arrivent, il faut se préparer à tout. *Quand je sors de chez moi, ajoute-t-il, je me dis qu'au retour, je trouverai un de mes Enfans à l'extrémité, que le feu prendra à ma Maison dans mon absence &c. **

Ce Philosophe veut non seulement, que nous nous préparions à tous les accidens qui peuvent nous arriver, mais encore que nous tâchions de les prévoir en détail. Ce Conseil peut avoir son utilité. Il est sûr que les chagrins

* Dans un Livre intitulé, *La Langue*. A Maf-tich 1713.

grins les plus facheux perdent bien de leur amertume dès qu'ils ont été prévus *. Si nous avons prévu d'avance que notre Revenu peut diminuer par quelque accident, dit cet Auteur, nous serons beaucoup moins sensibles à cette perte, quand nous nous y verrons exposés. Cette prévoyance nous donnera de la fermeté. Dès là nous voilà préparés à recevoir ces coups, sans nous laisser abatre. Il n'y a que les accidens imprévus qui nous déconcertent. Il est donc d'un Homme sage & prudent de prévenir cette surprise.

On pourroit s'acomoder de la Maxime de ce Philosophe, dès qu'il s'agira de Maux auxquels nous pouvons apporter du remède. Il est bon que je me dise quelquefois que le feu peut prendre à ma Maison, afin que je prenne les précautions nécessaires pour prévenir cet accident. Mais pour ceux où la prudence ne peut rien, dès qu'il s'agit de quelque mal inévitable, c'est se tourmenter d'avance que d'être trop ingénieux à les prévoir. On peut bien se préparer d'une manière générale, à divers accidens qui peuvent nous arriver, mais les trop spécifier en détail, c'est anticiper sur des Maux qui ne nous arriveront peut être jamais.

» Qu'y

* On conoit ce mot des Latins, *Prævisâ minus feriunt*:

„ Qu'y a-t il de plus infensé, dit Sénèque,
 „ que de craindre les Maux à venir, & de
 „ leur aller, pour ainsi dire, au devant par
 „ la pensée ? *Quid dementius quam angifutu-*
ris, nec se tormento reservare, sed accessere
sibi miseras, & admoveere? C'est en éfet
 augmenter sa peine & souffrir doublement,
 que de s'alarmer d'avance des Maux qui
 peuvent nous arriver.

On voit des gens que la seule appréhension
 d'un malheur dont ils sont parfaitement à
 couvert, rend actuellement malheureux. Ils
 vont fouiller dans l'avenir, pour y chercher
 des sujets chimériques de chagrin. Toujourns
 spéculant sur ce qui arrivera, ou qui n'arri-
 vera pas, ils sont agités de mille mouve-
 mens différens, qui ne servent qu'à les tour-
 menter. Dieu nous a caché l'avenir, entrons
 à cet égard dans les vües de sage Providence.

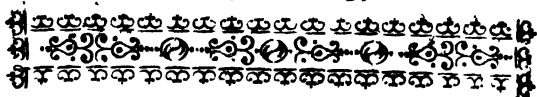
Les Maux prévüs de loin frappent moins,
 dit-on, que ceux qui nous surviennent tout
 d'un coup; mais cette diminution est achetée
 assez chérement. Ils frappent moins lors qu'ils
 arrivent, j'en conviens, mais pourquoi ?
 C'est parce qu'auparavant ils nous ont frappé
 mille fois l'Esprit par la prévoiance, & le
 Cœur par les coups de la fraieur naturelle.

L'Auteur qui avoit débité la Maxime que
 j'ai examinée, semble s'être retracté dans la

suite. Quand il en est au Chapitre de *la Crainte*, il dit fort judicieusement, qu'*il ne faut pas aller au devant des maheurs qui peuvent nous arriver ; que quand on a l'imagination tournée de ce côté là , on trouve le Secret de se rendre malheureux , par des craintes sans fondement.*

Il faut donc en revenir à ceci , un Home sage doit se dite , que cette vie est traversée de bien des manières , que nous ne devons pas nous flater de n'avoir pas nôtre part des disgraces de la Vie ; mais il ne convient pas de se dire trop en détail , il m'arrivera ceci ou cela. On ne sauroit jouir d'aucun repos, tant que l'on aura l'imagination frappée de tous ces Maux qui peuvent nous arriver les uns après les autres. Encore un coup , Dieu nous a sagement caché l'avenir, entrons dans ses vues , & ne nous rendons pas malheureux avant le tems.

Concluons qu'il faut être attentif à profiter de toutes les occasions de se former à la Patience. Quand on travaille à gouverner ses passions , à modérer ses desirs , à tempérer ses craintes , & à s'acomoder aux conjonctures , on fait de grands progrès dans cet apprentissage. Un Home qui en est là parviendra bien tôt à adoucir entièrement l'impression des Maux auxquels il peut être exposé , & il faudra même en tirer parti.



ODE AUX NATIONS,

Couronnée en 1754. par l'Académie des
Jeux Floraux *.

*O Lumen obscurum malis ! Quam tua obscuritas
bonis lucida est !*

CIEUX, Terre Mers, faites silence ;
Courbe toi , vaste Firmament ;
Vous , qui peuplez l'Espace immense ,
Globes , cessez tout mouvement.
A ma Voix terrible , plaintive ,
Nature , soïez attentive ;
Etres vivans , prosternez vous :
L'ÉTERNEL m'inspire , me touche ,
L'ESPRIT SAINT parle par ma bouche ;
J'annonce le Jour du Couroux.

Tremblez Ce Jour affreux aproche ,
Il va consommer nos malheurs.
Prévenons un juste reproche ,
Par des Vertus & par des Pleurs.
Mais de mes sens , quel feu s'empare !
La Voûte des Cieux se sépare ,
Les Fastes des Temps sont ouverts :
Helas ! mon Ame en est frappée
Je vois , sous la tranchante Epée ,
Le Fil , qui soutient l'Univers.

Tombez ! l'Eternel va paroître ;
 Malheureux ! Pourquoi vous cacher ?
 Celui , qui pût vous doner l'être ,
 Des Antres peut vous arracher.
 O vous , qui braviez le Tonerre ,
 Philosophes , Grands de la Terre ,
 Qu'à ses yeux vous êtes petits !
 Vos Discours , vos Grandeurs suprêmes ,
 Vos Titres & vos vains Sistèmes ,
 Sont pour jamais anéantis.

Eh quoi ! vous niez l'existence
 D'un Dieu , Souverain Créateur !
 Contemplez voiez sa puissance ,
 Les Cieux anoncent leur Auteur.
 Homé aveugle ! Ignorant superbe !
 Depuis le Cèdre jusqu'à l'Herbe ,
 Tout marque la Divinité.
 Ah ! si vôtre Cœur étoit juste ,
 Vous y verriez ce Maitre auguste ,
 Dans l'éclat de sa Majesté.

Ces Infectes & ces Reptiles ,
 Que vous écrasez sous vos pas ,
 Parlez , *Philosophes futiles* ,
 Se plaignent ils de leur trépas ?
 Contre les Loix de la Nature ,
 L'Home seul sans cesse murmure ,
 Il forme des Vœux indiscrets.
 Sois soumis Dieu veut qu'on l'adore ,
 Que , sans la sonder , on ignore ,
 La profondeur de ses Décrets.

Aux desirs de la Chair en proie,
 Tu combles tes Iniquitez ;
 La Moleste, la fausse Joie,
 Sont tes seules Divinitez.
 L'Opression & l'Injustice,
 L'Inhumanité, l'Avarice,
 Font sans cesse fumer l'Autel ;
 Sans cesse, Victime sanglante,
 L'Innocence foible, & tremblante,
 Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre Mistère,
 Et voilant son horrible front,
 Je vois avancer l'Adultère,
 Que suivent la Honte & l'Afront ;
 Ministre de ce Temple infame,
 Il partage l'encens, la flame,
 Qu'on offre aux plus noirs Atentats.
 Rois, écoutez . . . ces Sacrifices
 Creusent les vastes précipices
 Où s'abîmeront vos États.

Quels Prodiges mon Oeil découvre !
 Les tems seroient-ils accomplis ?
 Nations ! . . . La Terre s'entr'ouvre . . .
 Helas ! nos Destins sont remplis.
 Enfant & Destructeur du Crime,
 Un Monstre ailé sort de l'Abîme,
 Pour dévaster cet Univers ;
 Dans le Calice amer trempée,
 Je vois sa flamboyante Epée,
 En frappant, alumer les Aîrs.

Les Forêts , les Villes s'embrasent ,
 L'Océan bouillonne , târit ;
 Les Rochers se fendent , s'écrasent ,
 Tout se consume , tout périt.
 Vainement pour tuir ces ravages ,
 Les Hum ins cherchent les Rivages ,
 L'Onde roule des flots de feu ;
 Ses Gou res font leur Sepulture ,
 Et bientôt , l'air le Nature ,
 N'ofre plus qu'un Désert affreux.

O terreur ! O cris ! Je friffone
 Seroi -je au ténébreux fejour ?
 La f tate Trompette fone ,
 Les Eclairs feuls forment le jour ;
 Les Elemens , les Cieux fremiffent ;
 Les Tombeaux s'ouvrent & gemiffent ,
 Il rendent les pâles Humains
 Tre nblans , ils détournent la vue :
 Leur Juge paroît fur la Nüe ,
 Et la vengeance arme les mains.

Par quel aveuglement funefte
 Perfeverez-vous dans l'Erreur ?
 Cœurs endurcis ! . . . Un instant refte
 Fremiffez d'une fainte horreur ;
 Pleurez , criez en mes alarmes ;
 Pleurez , & qu'un Torrent de Larmes
 Puffe efacer tant de Forfaits !
 G'miffez , tombez dans la poudre
 D I E U terrible ! Suspens ta Foudre ,
 Ou fur moi feul lance tes traits.

ESOPE , PHEDRE ET LA FONTAINE

Aux Champs Elizées.

L*A Fontaine* arrivant dans les *Champs Elizées* ,
Phèdre , le *Fabuliste* , assis près d'un *Ruisseau* ,
 Que bordoient mille à leurs de son *Onde arrosées* ,
 Se leve , & saluant ce *Confrère nouveau* ,
 Lui dit , d'un air de suffisance ,
Salou sis , Domine : L'on m'a conté qu'en *France* ,
 Vos jaloux *Partisans* vous préfèrent à moi .

La Fontaine répond : Ma foi ,
 Ami du simple badinage ,
 J'ai suivi le penchant qui me faisoit la loi ,
 Et je n'en fais pas davantage .

Vous me railés encore , je crois ,
 Dit *Phèdre* ; mais allons , en traversant la *Plaine*
 Chés *Esope* , entre nous , il pourra décider .

Qui ! moi ? J'aime la paix & ne veux point plaider ,
 Repart l'ingénu *La Fontaine* ;

Va tout seul , mon Ami , sois ce que tu voudras ,
Esope même ; ce n'est pas

De quoi mon *Âme* est fort en peine .

En t'atendant sous ce *Ciprés* ,
 Au doux bruit de cette *Eau* , je vais prendre mon
 somme ;

Au retour , s'il te plaît , tu m'informeras comme
 Tout se fera passe . Tu dormiras après ,

Dit *Phèdre* , en le tirant avec impatience ;

Eamus subito ; le sage *Phrigien*

Pesera nos talens dans sa juste *Balance* ,

Nous ne sommes tous deux riches que de son bien ;

Il fût , & ton *Maitre* & le mien ,

Je m'en raporte à sa sentence ;

La Fontaine par complaisance

Dit, al on donc, je le veux bien.

T's partent à l'instant, les On bres marchent vite ;
Les voi'à come un trait dans la Grote qu habite
L'enjoué Philosophe au miroi Sapajou.

Quand il eût oui Phèdre ; *Oigi eil de l'autre vie* ,
Ainsi les Morts sous terre emportent ta manie ,
Dit-il ; & d'un debat qui lui sembloit si fou ,
Faisant danser sa bosse , il rioit tout son saou.

Il convient toute-fois que je vous remercie

Ajouta-t il : Par l's traits du genre ,

Les tours legers , les Vers heureux ,

Vous m'avés fait honneur , en m'iritant tous deux.

Mais vous voules, *Messieurs* , que sur la préférence

De l'un sur l'autre en ce moment ,

Je vous dise ce que je pense ,

Sans amphibologie & sans deguëment.

Je fais fort qu'en pareille affaire ,

Témoin du beau *Pâris* le fatal Jugement ,

A quelqu'un, quoi qu'on fasse on risque de déplaire ,

Ah ! Si dans les Climats du Monde sublunaire

D'où Sire *La Fontaine* arrive recemment ,

Les Homes pensoient vainement ,

Pour son Aréopage & pour son Parlement ,

Chacun auroit son Cœur , sans autre ministère.

Pui qu'enfin vous voulés que ma Bouche sincère

Entre vous . Mes Amis , décide librement ,

Vous ferés satisfaits. Pour cette fois , *Isopé*

N'ayant à s'expliquer qu'avec deux Beaux Esprits ,

L'un élevé dans *Rome* , & l'autre dans *Paris* ,

De l'Apologue antique omettra l'evelope.

Ecoutez-donc : En deux mots l'Orateur

Va débiter , dire & conclure.

„ Toi *Phèdre* , selon moi , tu contes en Docteur ,

„ Du langage *Romain* réputé Précepteur ;

- „ Ta Diction, sans doute, est élégante & pure :
 „ Mais ce bon Homme-la s'exprimant sans façon ;
 „ En plaissant à l'Esprit, fait au Cœur la leçon,
 „ Et conte come la Nature.



VERS à Madame F. le Jour de sa Fête.

AU fond d'une Grate profonde
 Faifoient la Mine à tout le monde,
 Ne s'aspirant que pour le Ciel,
 Pour les Anges, pour l'Éternel,
 Tous les jours *Thérèse* en prières,
 Méditait nos feres *Miltères*,
 Et la Discipline à la main,
 Se fouettoit pour le Genre Humain,
 Que pourrant elle n'aimoit guères.
 Ce qui lui procura gratis
 Un logement en Paradis.
 Mais pour vous, Moderne *Thérèse*,
 Je vous dirai ne vous déplaife,
 Que s'il faut de ces beaux traits là,
 Pour figurer dans la Legende,
 Ma foi je veux bien qu'on me pende
 Quand on vous canonisera.
 Que s'il arrivoit qu'à Cythère,
 J mais on fabriquat des Saints
 Et qu'à tout Objet qui fût plaife,
 On rendt des honneurs divins :
 Dans cette Légende nouvelle,
 On ne distingueroit que vous,
 Vénus verroit, d'un Oeil jaloux,
 Ses Prêtres quitter sa Chapelle,
 Et l'Amour lui même à genoux
 Viendroit vous porter la Chandelle.

LE JOUEUR DE GOBELETS,

Allégorie traduite de l'Anglois.

UN *Joueur de Gobelets* aiant couru long-tems toute la Ville, y fit fortune, & y aquit une grande réputation. Vous auries crû, tant il étoit adroit, que le *Diable étoit au bout de ses doigts.*

Mr. *Vice* aiant entendu parler de lui, lût son *Afiche*; & come il étoit persuadé que le *Charlatan* lui cédoit en habileté, il alla le chercher à son petit *Théâtre*, & du milieu de la foule, il lui fit un défi à haute voix, sur son talent.

„ Est ce là, s'écria t'il, cet Home qui
 „ fait tant de bruit pour si peu de chose?
 „ Est-il possible que ce mal adroit vous
 „ trompe; qu'il ose seulement disputer le
 „ prix! Je m'en raporte à des yeux sans
 „ prévention.” *Je le veux bien*, s'écria le
Joueur de Gobelets: *Je soutiens que per-*
sonne ne l'emporte sur moi en adresse. Aiant
 parlé ainsi, il se met à jouer de ses *Muf-*
cades & à les faire aller de côté & d'autre:
 Les *Cartes* obéissent à ses paroles; en un
 tour de main, elles sont changées en *Oiseau*;
 les *Grains de Mil* ne se trouvent plus sous
 les *Gobelets*. Les tours se suivent & trom-
 pent toujours les yeux: Il secoüe son *Sac*, il

le retourne, il étend ses Doigts il fait voir qu'il n'y a rien ; il en fait tomber une Pluie d'or, qui se change tout à coup en Oeufs d'yvoire; mais quand la Poule sort du Sac, toute l'Assemblée bat des mains & applaudit.

Mr. *Vice* avance à son tour, & prend la place du *Joueur de Gobelets*. Après le préambule & toutes les façons ordinaires ; Ce *Miroir magique*, dit-il, va charmer vos yeux; faites le passer de main en main. Chacun s'empresse de se voir ; il n'est personne qui ne s'admire.

S'adressant ensuite à un *Magistrat* ; voies ce *Billet de Banque*, ajouta t'il ; remarqués les *Biens* qu'il renferme ; soufflés sur ce *Papier*, allons, passés, c'est fait ; un *Cadenat* s'atache aux *Lèvres* du *Magistrat* ; le *Magicien* souffle encore, le *Cadenat* s'évanouit, le *Magistrat* parle.

Il pose sur une *Table* deux *Bouteilles* de *Liqueur forte*, & les aiant fait disparoitre adroitement, il montre deux *Epées* sanglantes.

Il tient dans sa main une *Bourse* pleine d'*Or* ; il la ferme & la done à un *Voleur* : Il l'ouvre, le *Trésor* n'est plus, on n'aperçoit qu'une *Corde*.

Il ordonne à un *Ambitieux* de prendre la *Baguette* d'un *Ministre* : Il la prend, & il n'aperçoit dans sa *Main* qu'un *Sabre* pour lui couper la *Tete*.

Aiant fait voir un Tronc, pour les Pauvres; il dit à un Marguillier ou à un Administrateur, souffés; il souffle: Ce Tronc de charité devient un Mets très délicieux qui couvre une Table.

Il roule des Dés, il frape la Table & il remplit son Cornet de l'Argent qui sort des Poches de tous les Spectateurs.

Adressant la parole à un jeune libertin, mais maigre & exténué, il lui dit: Voiés ce Portrait! Quelle beauté, quelle Gorge! Quelle jeunesse, quels Yeux ravissans! Levés le; mais quelle est sa surprise! Le jeune Home ne découvre dans ses Mains qu'une Boîte de Pilules: L'éclat de rire qui s'élève dans l'Assemblée apprend sa maladie.

Il met un Jetton dans la main d'un Avare; le Jetton produit 20. Guinées; il ordone à son Héritier de garder cette Some, qui se réduit encore une fois à un Jetton.

Une Guinée dans ses Doigts prend toutes sortes de figures, excepté celle de la charité. Enfin vous ne voiés, vous ne touchés rien, qui ne soit différent de ce qui vous avoit parû d'abord.

Le joïeur de Gobelets fût affligé; il se reconut vaincu, par l'art du *Magicien*. Coment pourrois-je tenir contre vôtre adresse incomparable, lui dit-il? Il faut avoïer que l'ha-
bi-

bitude a bien perfectioné vôte main : Je trompe quelquefois le Public, mais vous, *Monsieur Vice*, vous le trompés tous les jours & à tous les instans.

L'AMOUR DE'SARME'.

CHLOE' étoit couchée & à demi endormie, à l'ombre d'un Myrte verd ; l'Amour, qui l'aperçût, vola sur son sein, étendit ses Ailes & s'y endormit. La Nympe s'étant réveillée fût surprise ; mais come elle se sentoit encore maitresse de sa liberté, elle pensa aux moiens de fixer ce petit Dieu errant, & de captiver celui qui captive tout.

Son Corset étoit à moitié délacé ; elle s'avisa de lier l'Amour avec le bout du Lacet, & de le ferrer de toutes ses forces. Le Dieu s'éveilla ; trois fois il s'éforça de rompre sa cruelle Chainé, trois fois il essaia de débarrasser ses Ailes du Cordon de Soie ; mais en vain.

Il s'agite & enfin il a recours aux larmes. *Beauté généreuse*, lui dit-il, aïés pitié de l'Amour. Vous savés qu'il est aveugle ; il s'est perdu en voïageant, & il s'est égaré sur vôte sein. *Helas !* Il n'a fait que s'y égarer, il ne sait que trop qu'il ne peut pas espérer d'y demeurer long-tems. Rendés la liberté à ce malheureux Prisonier, qui n'a jamais eü dessein de vous faire aucun mal.

„ Il m'est aîsés indiférent , lui répond
 „ Chloé , de favoir où va l'Amour , ou il
 „ s'arrête , où il s'égare ; mais je le tiens ,
 „ & je ne lui rendrai pas assurément la li-
 „ berté. Le perfide avoit dessein de bleffer
 „ quelqu'un , & ce pouvoit bien être moi.

*Votre Cœur est tourmenté par des craintes bien
 frivoles*, lui repliqua l'Amour. *Eh bien, je vais
 vous donner mon Arc & mes Fleches ; rompes mes
 liens & lâissés moi retourner dans les Airs.*

„ Je le veux bien , lui dit la Nymphé ;
 „ mais pour rassurer mon Cœur , il faut que
 „ vous me livriés sur le champ vôtre Arc &
 „ vos Flèches ; alors je romprai vos liens
 „ & vous volerés come auparavant , où
 „ vous voudrés.

C'est ainsi que Chloé délivra son Prisonier ;
 le petit Dieu lui dona son Carquois & fût
 défarmé. Depuis ce jour , cet Hôte badin
 & leger s'amuse à des jeux innocens ; quelque-
 fois il voltige autour de Chloé , quelquefois
 il se repose sur son Cœur.

Depuis ce jour aussi , cette jeune Beauté
 a pris la place de l'Amour ; elle gouverne le
 Monde à son gré ; elle lance ses Flèches où
 elle veut , elle cause du plaisir ou de la dou-
 leur , elle nous laisse la vie ou nous done
 la mort.

E N I G M E.

A Près une lecture ou deux
Oedipe nomme moi de grace ;
 Mon Corps est haut & tortueux ,
 Souvent on en parcourt l'espace ;
 Mon propre & d'élever quiconque est abaissé ,
 Come aussi d'abaïsser quiconque est ex-haüssé.
 Afin que point tu ne me rates ,
 J'habite où sont tes Dieux penates.
 Caché , je masque les plaisirs ;
 Visible , à tes moindres desirs
 Je done un secours f vorable,
 Si le mot ne s'ofre à ton gré ,
 De ce qui t'est si serviable ,
 Cherche à le favoir par degré :

L O G O G R I P H E.

C Ontu dans mains limats pour un Don de Cérés ;
 Qui des Peuples divers enrichir les Guérêts ;
 J'ai de cent Nations domté la resistance ,
 Et d'Empire en Empire établi ma puissance :
 Un enfant des neut Sœurs , Favori d'Apollon ,
 Né parmi les *François* y bri la sous mon Nom.
 Quand pour logogripher , je rime de la Prose ,
 L'Aieule de *Jacob* , vñt comencer ma glose .
 Et le Mont d'où partit la Loi pour les Hebreux
 Se trouve acomp gne de ce Désert fameux ,
 Où la Manne affoupit & ca'ma leur murmure ;
 P'is un ton Music l en forme la cloture.

BAROMETRE est le mot du Logogriphe du
 Mois de Mai.

T A B L E.

<i>Sinastal , Histoire Dumocalienne.</i>	539
<i>Le Spectateur , Conte Arabe.</i>	565
<i>Extrait d'un Livre nouveau , intitulé ; Recherches sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes &c.</i>	581
<i>Parallele des Auteurs du Siècle de Louis XIV. avec ceux du Siècle de Louis XV.</i>	593
<i>Discours sur la Patience.</i>	608
<i>Ode aux Nations , couronnée par l'Acad. des Jeux Floraux.</i>	619
<i>Esope, Phèdre & La Fontaine aux Champs Elyées.</i>	623
<i>Vers à Mad. F. le Jour de sa Fête.</i>	625
<i>Le Joueur de Gobelets , Allegorie.</i>	626
<i>L'Amour désarmé.</i>	629
<i>Enigme & Logogriphe.</i>	631

ERRATA de Mai

P. 504. Vers 24. *A retiré son Bras apesanti
sur nous , liés , Et retirer son Bras &c.*